

Pascale Dewambrechies

# Juste la lumière

*roman*



Editions **Passiflore**



**Juste la lumière**

## DU MÊME AUTEUR

- *L'Effacement*, Éditions Passiflore, 2014 (Folio n° 6292)  
Lauréat 2015 du Festival du Premier Roman de Chambéry  
Prix du [métro] Goncourt 2015  
Prix Saint Estèphe 2015 (1<sup>er</sup> prix)

Illustration de couverture :

- « Dédale – Ariane in the labyrinth 1 » (détail), Pierre Coulibeuf,  
collection Fondation Iberê Camargo, Porto Alegre, Brésil, 2009  
Crédit : Pierre Coulibeuf

© Éditions Passiflore – 2017

93, avenue Saint-Vincent-de-Paul – 40100 DAX

[www.editions-passiflore.com](http://www.editions-passiflore.com)

Pascale Dewambrechies

# Juste la lumière

*roman*

Editions **Passiflore**



*À Danièle M.*



« Ce qui monte à la lumière, c'est la vérité,  
c'est-à-dire seulement le meilleur ou le pire »

Hélène Cixous,  
« Le lieu du crime, le lieu du Pardon »  
*L'Indiade ou l'Inde de leurs rêves, et quelques écrits sur le théâtre.*

« Mon cas n'est pas unique.  
J'ai peur de mourir et je suis navrée d'être au monde (...)  
J'ai crié. J'ai pleuré.  
Les larmes et les cris m'ont pris beaucoup de temps. »

Violette Leduc,  
*La Bâtarde.*



# Prologue



Le soleil d'hiver est pâle ce jour-là quand il entre, oblique, dans la cuisine. En t'asseyant face à ta tante, tu la surprends. Tu lui as dit que tu voulais lui parler. Mais ne parlez-vous pas tous les jours? Plusieurs fois. Pourquoi aujourd'hui cette demande formelle? Tu ne fuis pas le regard bienveillant posé sur toi. Tu te tiens bien droite, éloignée du dossier. Tu caches tes mains sous la table, doigts noués. Celles de la vieille dame sont jointes. Elle fait tourner son alliance autour de l'annulaire aminci. Par l'âge. C'est facile, elle a tant maigri ces derniers temps. Il faut dire que tu lui donnes du souci. Beaucoup. Elle s'inquiète pour ta santé. Elle s'inquiète pour ta présence chez elle. Depuis des jours déjà. Tu ne manifestes aucun désir de t'en aller. Tu sembles avoir pris au pied de la lettre son invitation à « rester aussi longtemps que tu voudras ». Ta voix est douce quand tu t'adresses à elle. Douce par-dessus le rempart que fait la table. Rempart dressé entre vos corps, vos voix, vos regards. Tu n'es pas dupe de ce qui se trame. Comment ignorer la tristesse puis l'interrogation qui tour à tour passent dans les yeux gris que la vieillesse a rendus humides? La tristesse file. Le questionnement arrive. Le questionnement s'en va. Revient la tristesse.

De ce ballet que tu orchestres, tu ne veux retenir que la tâche que tu as à accomplir.

Le devoir que tu t'es assigné. Dire la vérité dont tu es désormais dépositaire.

Ta tante ne comprend pas. Pourquoi aujourd'hui? Pourquoi vouloir dire ça? Tu entends ses interrogations. Tu vois en elle le mur qui se fissure. Tu le vois aux épaules qui se voûtent, au regard qui se voile, aux doigts qui ne font plus tourner l'alliance, à la bouche dont les commissures s'affaissent, au menton dont elle fait tout pour maîtriser le tremblement. Il suffirait que tu poses ta main sur son sein pour sentir les battements affolés de son cœur. Que tu la poses sur la sienne pour apaiser sa crainte. Tu pourrais t'arrêter. À cet instant précis, tu pourrais arrêter le cours des choses. Tu pourrais dire que tu t'es trompée. Mais non, tu laisses les insidieuses questions faire leur travail de sape. Tu les laisses tourner, tourner tels des derviches devenus fous. Tourner. Tourner. Pour mieux la torturer.

Pourquoi lui dire ça? Pourquoi faire? Pour quoi en faire? Il est si tard. À quoi ça sert? Tu crois que cela va te libérer. Si la révélation de la vérité libérait, il y a longtemps que ça se saurait. Mais toi tu veux mener ta propre expérience. Tu ne dévies pas de ton récit. Tu ne dévies pas de la vérité que tu as à révéler. C'est pour ça que tu es là. Uniquement. Non. Tu ne trahis pas. Non. Tu ne rejettes pas la main qui depuis des jours te nourrit, les bras qui depuis des jours te cajolent, la bouche qui depuis des jours te procure encouragements,

tendresse, amour. Tu ne fais pas ça. Tu dis ce qui doit être dit. Tu dis les mots. Il y avait un abcès qui empoisonnait la famille. Il fallait le vider. Alors tu dis. Les mots. Pour briser l'enfermement dans le silence. Tu dis le vrai. Tu dis le faux.

Vraie la lignée. Faux les liens.

Tu dis qui est l'aînée. Qui est la cadette. À demi. Tu dis la cousine et la sœur. L'oncle et le père. Tu dis la moitié de l'une, la moitié de l'autre. Comment appelle-t-on la tante de la demi-sœur? Demi-tante, mais aussi demi-belle-mère? Que fait-on de toutes ces moitiés qui ne s'emboîtent pas? De cet envers et ce revers qui s'ignorent. Dos à dos les vérités. Que fait-on de ce spermatozoïde perdu dans le corps de l'autre, trop jeune, trop niaise, trop pétrie de futile arrogance pour dire non? Que fait-on de l'enfant, du silence qui vient après, du mariage organisé? Que fait-on de la fratrie qui s'ensuit? Que fait-on de tout ce malheur, de la peur, de la douleur? Que fait-on de La Maladie? Advenue. Dévastatrice.

Tu es dans le temps de la vérité. Tu es dans le temps des mots dits malgré tout. Dits envers et contre tout. Ta voix durcit un peu – vieux reste d'une colère ancienne – quand tu racontes la scène cent fois imaginée. *Il faut la marier. Elle n'avait qu'à faire attention. On ne va pas tout foutre en l'air.* Foutre. En l'air. Vous êtes deux femmes qui se font face. Tu racontes, ta tante se souvient. Scène sculptée au scalpel. La perte de contrôle. La fuite de son mari. Le chapeau attrapé trop vite, le baiser donné,

trop vite, dans un semblant de décence échappée, la porte claquée, trop violemment, le démarrage effectué trop rapidement, le crissement des pneus martyrisés. La vieille dame se rappelle. Bien sûr. Tout. Du cœur broyé à l'unique pensée. Il va falloir ratisser. Enlever la trace. Effacer le sillon dans le gravier. Remettre en ordre. Remettre dans l'ordre. Et se taire.

Que fait-on de ces images? Du nouveau-né emmené au loin. Emmené trop loin. Dans le pays, ailleurs. Inconnu. Le bébé. Le pays. Imaginé. Fantasmé. Donc faux. Et au retour la ressemblance. Frappante. Trop. Et la famille réunie qui rit. Trop. Trop vite. À gorge trop déployée. Masque du silence. Le rire. Masque de la tromperie. Le rire. Masque du masque. Le rire.

Accrochés l'un à l'autre, ton regard et le sien se demandent pardon. Pardon d'avoir su et n'avoir rien dit. D'avoir cherché et avoir révélé.

Tu regardes la sœur de ta mère se lever. Tu suis des yeux la silhouette fluette et le corps pesant. Tu comprends les pieds qui vont en avant, le cœur qui reste en arrière. Figé. Dans l'annonce. Pétrifié. Dans la souffrance. La souffrance de l'annonce. Maintenant tu sais. Tu sais que la vérité a empierré le cœur de ta tante.

C'est ainsi que l'entretien se serait déroulé si tu n'en avais décidé autrement.



**Dimitri**



Tu rencontres Dimitri au cours d'une soirée d'étudiants et d'autres participants indéterminés. Assis sur des coussins colorés, il anime une discussion avec un groupe dont tu connais l'un des protagonistes. Ses doigts fuselés, peigne de chair et d'os, ramènent sans cesse en arrière ses longues mèches noir corbeau. C'est un artiste. Tu n'en doutes pas. Peintre? Musicien? Tu l'aimerais philosophe, moins écrivain. Tu prends le temps de reconstituer le visage que les cheveux indomptés retombant sur le large front dévoilent trop brièvement. Tu apprécies le nez aquilin sur lequel joue la faible lumière de la cave enfumée. Les paupières qui ne cillent pas abritent un regard dont le noir impénétrable révèle l'intelligence. Les mots que tu n'entends pas et qui s'échappent de la bouche charnue creusent les joues glabres. Il émane de la longue silhouette, presque maigre, de l'économie des mouvements, un charisme, une autorité naturelle qui te séduisent d'emblée. Tu saisis chez l'homme une part insondable. Tu saisis quelque chose d'inapproprié, d'indéfinissable.

Tu as trouvé un partenaire à la hauteur de ton ambition.

En apparaissant, tu as comme à ton habitude fait taire les conversations sauf la sienne. Il est le seul qui n'a pas levé la tête. Tu es là. Tout le monde le sait. Sauf lui.

Tu honores l'assemblée de ta présence. On se précipite vers toi – ou pas –, selon la timidité de chacun. Toi, tu n'as d'yeux que pour ta nouvelle proie. Celui qui cette fois-là t'accompagne ne comprend pas tout de suite qu'il n'existe plus. Son temps dans ta vie amoureuse vient de prendre fin. Demain c'est à peine si tu te souviendras de lui. Tu prends la cigarette qu'on te tend. Elle n'est pas encore à ta lèvre que les briquets éclairent le pli amusé de ta bouche. À aucun moment de la soirée, tu ne t'approches de Dimitri. Tu l' observes. C'est d'autant plus facile qu'il bouge peu. On va vers lui. On va à lui. Dès qu'un de ses interlocuteurs sort du groupe, un autre prend sa place. Les regards qui ne le quittent pas sont admiratifs. Les mines attentives. Pleines d'espoir. Dimitri est écouté, sûr de son effet, mais inconscient pour l'heure qu'il vient d'être repéré. À côté de toi, entre deux baisers, un couple dont tu saisis la conversation.

— Ce sont ses comédiens?

— Oui, il doit leur parler de sa prochaine mise en scène.

— Ah oui! Laquelle?

— Brecht. *Le Cercle de craie caucasien*.

— *Le Cercle*...! Ambitieux, non?

Les mots se noient dans le sourire moqueur et le chuintement mouillé des langues qui se mêlent à nouveau.

Tu te renseignes. C'est assez facile. Dans votre milieu les nouvelles vont vite. Les lieux où le théâtre se fait et se dit ne sont pas si nombreux. Jean-Michel te donne l'adresse où se tiennent les répétitions. Que ne ferait-il pour te plaire? Sachant qu'il ne sera jamais admis dans le cercle de tes amoureux, il s'est fait sa place,

celle de l'indéfectible ami. Aussi indispensable que fidèle. Un soir comme promis il t'accompagne au théâtre. Dimitri, en te voyant pénétrer dans la salle, ne fait aucun commentaire. Après la répétition, la troupe va boire un verre. Tu te joins à elle. Ta présence comme une évidence. Dès lors, tu assistes souvent aux séances de travail. Il arrive. Les comédiens sont en place. Tu t'assieds trois rangs derrière la table de mise en scène, au milieu, de face. Il te fait un signe ou t'embrasse sur la joue. Flatté que tu sois là, même s'il n'en dit rien. La partie a commencé. Vous en êtes les deux seuls joueurs. Vous en avez tacitement fixé les règles. Elles vous conduisent, consentants, vers l'inexorable. Les acteurs prennent l'habitude de ta présence. Un soir où il ne parvient pas à diriger un déplacement, il se tourne vers toi. Tu réfléchis un court instant, poses une question, proposes une indication, suggères un changement infime qui soudain restitue au plateau la fluidité qu'il avait perdue. Après la répétition, alors que tous sont partis, il s'adresse à toi. Vous parlez toute la nuit. Vous ne vous quittez plus. Tu es sûre d'avoir trouvé ton alter ego. Ton horizon s'éclaircit. Ton humeur devient plus joyeuse, tes écrits deviennent plus sombres.

Tu y crois.

Dimitri ne s'inscrit pas dans la longue liste de tes amants. Il n'est pas un parmi eux. Il est l'amant. Il n'est pas l'objet de ton désir. Il est ton désir. Tu accomplis pour lui des gestes jusque-là bannis de ton répertoire amoureux. Ces gestes, ces attitudes, marqueurs d'une appartenance à celui qu'on aime que tu ne cessais de moquer chez les autres avec une des formules cinglantes dont tu avais le secret. Tu découvres l'irrépressible besoin d'être au plus près de lui, tu le touches, tu l'embrasses. Si tu parviens à te retenir en public, dans l'intimité les expressions de ton amour sont sans limites. Dimitri lui s'accommode de l'Éva intime et de l'Éva publique. Il s'accommode de tes élans amoureux comme de tes silences et de ta distance, fier d'être ton amant depuis plusieurs mois. Les autres, et on n'a pas manqué de le lui faire remarquer non sans une certaine et envieuse admiration, ont eu tes faveurs au mieux quelques semaines.

Tu aimes Dimitri. Il est ton double masculin. Silencieux. Artiste, comme toi. Il met en scène. Le théâtre est son obsession. Tu écris. L'écriture est la tienne. Secrète. Des textes sombres. Couleur d'enfance noire. Que tu lis dans des caves obscures. Tu as un temps succombé à l'envie de peindre, de faire des costumes. Tu t'es essayée à la sculpture. Tu as, comme on dit, monté un lieu alternatif. Branché. Tu y reçois des artistes que toi seule sélectionnes avec une exigence redoutable autant que redoutée. En être est alors une consécration. Tu as baptisé l'ancien garage, l'Atelier. Les expositions donnent lieu à des soirées où chacun trouve une raison à son existence. On se presse à tes vernissages. À tes lectures. Aux représentations théâtrales que tu y organises. Chacun espère qu'un jour ses œuvres seront choisies, montrées, interprétées. Tu règnes en prêtresse avec tes robes colorées, tes lunettes sombres, le fume-cigarette qui ne te quitte pas. Tu es une hôtesse distante et réservée. On ne t'aborde pas sans y être invité. Tout contribue à faire de toi un personnage mystérieux et envié. Tu y mets d'ailleurs une ardeur sans faille. Tu es insaisissable. Énigmatique. Admirée. Les filles n'ont de cesse de t'imiter, les garçons de t'approcher. Chacun cherche à te plaire.

Aux pâles heures du matin quand tous sont partis, quand Dimitri et toi vous retrouvez seuls, votre nuit commence. Vous fermez les rideaux, les portes, mettez du noir là où il y a eu de la lumière. Quand vous vous endormez, nus, quand chacun enferme l'autre dans ses bras, tu repousses la pensée ténue, mais insidieuse, d'une fin possible. La pensée triviale qu'il y aura quelque chose à payer, qu'une douleur un jour viendra.

Au cours de la soirée, il peut arriver que Dimitri ou toi-même fassiez le choix d'une fille. Dimitri lui tourne autour. La flatte discrètement. Un mot. Un geste. D'un signe de tête, une moue à peine esquissée, tu donnes ton approbation. Au fur et à mesure que les heures passent, l'étau se resserre. On pousse vers la sortie le dernier retardataire. Vous entourez la fille. L'embrassez, vous embrassez. La caressez, vous caressez. Les bouches se taisent. Les corps se parlent. Votre complicité la guide vers les coussins. Votre amour est libre. Quand tous trois vous éveillez, tard dans l'après-midi, la fille se rhabille, s'en va. Sans un mot. Sans rancune.

C'est toi qui, la première, as éprouvé l'envie de partager Dimitri. Mettre une fille entre vos bras, donc

dans ceux de ton amant. Laisser le danger tel un serpent ramper entre vous. Perdre ou triompher. Plus tard, lors d'une nouvelle sortie, tu savoures ta victoire. Dimitri est bien l'homme que tu cherchais. La plupart du temps il ne reconnaît même pas la fille avec laquelle vous avez joui quelques nuits auparavant. La fille qui a caressé le corps de l'homme que tu aimes, peut-être même cru pouvoir te le prendre. Cette fois encore il est bien à toi. Et à toi seule. Chaque fois plus à toi. Il lève son verre dans ta direction. Tu lui rends la pareille. Vous trinquez à distance. Votre complicité fusionnelle te fortifie. La déchirure est moins douloureuse. Ta part d'Ailleurs se tait.

Dimitri au détour d'une conversation banale t'annonce son départ pour Berlin. Un voyage. Une semaine. Ce ne sera pas long. Il t'aurait bien demandé de l'accompagner, mais n'as-tu pas un engagement? Si. Des lectures. Il le sait bien. Un éditeur a promis sa présence. C'est important pour toi. Ne peut-il décaler son voyage? Quelques jours? Il dit non. Il ne le peut pas. Il ne le fait pas. Il a vécu en Allemagne bien avant votre rencontre. C'est là qu'il s'est familiarisé avec le théâtre de Brecht. Il pourrait peut-être y présenter son *Cercle de craie*, il a encore des contacts. Cela lui paraît possible. Tu ne dis rien de ta déception. Tu l'encourages, te trouves magnanime. N'est-il pas formidable de penser que ton jeune metteur en scène français pourrait être adoubé par les gardiens berlinois du temple brechtien? Tu fais taire le sentiment d'abandon. Trois fois rien. Une onde à peine visible à la surface lisse de la peau. Une petite griffure que l'on gratte sans s'en apercevoir. La sensation ténue d'une petite fêlure.

Arrachée à ton sommeil après une nuit trop courte, tu découvres le fils de Dimitri. Il te faut un temps pour réaliser que cela, en d'autres termes, signifie que Dimitri a un enfant! Un enfant! Tu es abasourdie. Il entre dans ta vie par effraction. Comme dans un roman, la vérité, quand elle le veut, sait très bien se jouer des horaires des transports quels qu'ils soient. N'avait-il pas songé, malgré le prix exorbitant du billet, à prendre l'avion? Dimitri est parti pour Berlin dans une espèce d'urgence que tu n'as pas saisie. Des gens à rencontrer? Des contacts à ne pas manquer, qui ne pouvaient attendre. Ainsi, mais tu l'ignores, tandis que Dimitri fume cigarette sur cigarette dans un train qui traverse un paysage hivernal désolé, accordé à son humeur, une femme tenant un enfant par la main se présente à l'Atelier. Tu ouvres la porte. C'est une erreur. Forcément. Mais quand tu les baisses, tu ne peux détacher tes yeux de la mèche noir corbeau qui descend sur le visage du garçonnet. Tu la regardes et tu sais. Tu la regardes et tu comprends. Cheveu noir corbeau, grand front, joues creuses, minceur. Tout te dit : fils de Dimitri.

— Dimitri là?

— ...

— *Ich bin seine Frau. Das ist sein Sohn.*

Elle a frappé à la bonne porte. Tu t'écartes pour les laisser entrer. Le doute, tout autant que la sidération s'emparent de toi, trouvent dans cette étrange situation un accomplissement dont tu n'appréhendes pas toute la teneur. Celui qui pouvait atténuer n'atténue rien, celui qui pouvait effacer n'efface rien. Tu n'attends pas le retour de Dimitri. Tu t'en vas.

À son retour, Dimitri découvre l'inutilité de son voyage berlinois. L'enfant et lui se sont croisés. Il le trouve installé au milieu des coussins colorés. Jouant avec un train de bois, il lève la tête puis se tourne interrogatif vers sa mère. Ils sont là tous deux et viennent tel le coup d'un boxeur poids lourds le frapper à l'estomac. Un ami l'avait prévenu. La mère de l'enfant cherche à le retrouver. Elle en a assez d'élever seule leur fils. Assez du silence qu'il a instauré, alors qu'il avait promis, même à distance, d'être présent. Ce ne sont pas les quelques billets qu'il envoie tous les mois qui peuvent tenir lieu de père. Alors qu'il embrasse la scène, Dimitri ne ressent que le vide. Celui que ton absence a laissé dans le décor. Où es-tu? Au moins pas là pour entendre ses cris, la dispute. Sans plus se préoccuper de son fils, il fuit. Il te cherche partout. Personne ne t'a vue. Il faut te retrouver d'abord. T'expliquer. T'expliquer? Quoi? L'erreur, l'instant d'égarement, l'incapacité à dire non. Ou t'avouer la brève durée d'un amour démesuré. Rejeter la responsabilité sur la mère, le piège, lui qui ne voulait pas, elle qui l'a harcelé, pour l'enfant à venir il a dit oui, s'il avait su à ce moment-là, à cette seconde-là qu'il te rencontrerait, toi, un jour, jamais il ne se serait

engagé ainsi, tu es sa vie, son présent, son avenir, tu ne peux lui reprocher son passé, il a déjà lui-même bien assez de mal à le porter, c'est auprès de toi qu'il veut vivre, avec toi qu'il veut faire des projets, vous avez tant de points communs... Ou t'avouer le sentiment exaltant de la paternité. La puissance du géniteur. Sa plus belle mise en scène avec cet acteur copie de lui-même. Et puis la déception, l'ennui. Son fils comme une erreur de jeunesse, un inconnu. Il a vécu sans lui, il peut continuer si tu le lui demandes. Il assumera les dépenses. Il sait le discours impossible à tenir. Te parler ainsi s'il te retrouve, et te perdre. À jamais. Tu peux tout supporter de lui, sauf la lâcheté. Tu peux accepter beaucoup, sauf l'abandon. Tu peux tout comprendre, sauf qu'il ravive la blessure, qu'il rouvre la plaie qu'il avait commencé à fermer. Il cherche et quand il t'aura trouvée, il saura quoi dire.

Depuis trois semaines, tu vis chez une amie. Chez l'amie. Tu as bien brouillé les pistes, menaçant toute personne qui révélerait le lieu où tu te terres de bannissement. Tout le monde se tait. Mais Dimitri enquête, questionne, recoupe, analyse, intimide, tempête, et se présente un matin à l'appartement. L'amie en ouvrant la porte ne dit rien, grimace, demande ton approbation muette, attrape son manteau, s'éclipse. Tu apparais. Distant. Inaccessible. Dimitri n'essaie pas de te prendre dans ses bras. N'essaie pas d'interrompre le silence. Il attend. Quand il se décide à parler, il raconte tout. Navigue habilement dans les méandres d'une histoire connue de lui seul. Tu t'accommodes de ses explications. D'un combat où les insinuations sont des fleurets mouchetés, il sort apparemment vainqueur. Tu acceptes de rentrer avec lui. Ton amour pour Dimitri est plus fort que la médiocrité de ses explications. Il est venu te chercher. Il s'est battu pour ne pas te perdre. Pâles consolations, mais tu ne peux t'être trompée à ce point. Lui a menti par omission. Un mensonge. Un secret. Une vérité cachée pour ne pas, dit-il, remettre en cause quelque chose de vous-mêmes. Ce que Dimitri ne sait pas, c'est qu'il ravive en revanche quelque chose d'une colère ancienne.

Curieusement l'enfant de Dimitri trouve sa place dans votre vie. Le garçonnet prend l'habitude de circuler entre les deux foyers. Son cartable sur le dos, il n'a qu'une rue à parcourir pour aller de l'un à l'autre. Tout le monde connaît sa tignasse noire, son air mutin, son léger accent. Il devient la mascotte de ta bande. Ceux qui y ont été récemment adoués le prennent souvent pour ton fils, votre fils. Vous formez une famille. Tu découvres cette pensée en même temps qu'elle te vient. De famille, tu ne connaissais jusqu'à présent que la tienne, père, mère, frères, sœur. Que te vienne l'idée d'une famille qui pourrait être autre que celle-là, qui serait d'une certaine manière ta création, te laisse perplexe.

Tu n'as pas tout à fait cessé d'espérer de Dimitri une explication. Elle n'est pas venue. L'expression d'un regret, voire d'un désir. Pas venue non plus. La mère de l'enfant, plutôt discrète, n'est pas désagréable. L'enfant s'installe de plus en plus souvent avec vous à l'Atelier. Si l'imagerie populaire ou religieuse veut que les angelots soient blonds et bouclés, la tignasse noire aux cheveux raides qui lui tombe sur les yeux, sa peau si pâle qu'elle laisse deviner les veines bleutées de ses tempes ne t'empêchent pas de penser qu'il s'agit bien d'un ange.

Tu aimes le retrouver, tu aimes le savoir là. Tu comprends ses silences, tu les partages. Il n'entend pas tout de ce monde adulte, mais rien ne lui échappe. Tu connais ça. Tu aimes l'enfant de Dimitri. Cet enfant qui n'est pas le tien. Dont tu voudrais qu'il le soit. La première fois que t'entendant arriver, il délaisse ses jouets pour se précipiter vers toi, enserrer fougueusement tes jambes et dire je t'attendais, tu es saisie tant par la beauté de sa déclaration enfantine que par l'émotion qui te prend. C'est l'écho fait à ton enfance. Tu croyais que les enfants ne t'intéressaient pas. De fait ils ne t'intéressent pas, sauf celui-là, sauf lui. Vous devenez amis. Cela te rend heureuse. Dimitri vous observe. Étonné. Pas sûr d'aimer le temps que tu consacres à son fils. Pas sûr d'aimer ce qui se dessine entre vous.

Telle qu'apparue à la porte de l'Atelier, la mère du jour au lendemain n'est plus là. Plus là. Repartie avec l'enfant. Comme elle était venue, elle a disparu. Avec la même soudaineté. La même brutalité. Tu souffres. À quoi jouent les adultes? À nouveau une part de toi s'en va. Tu te disloques. Entre la part restée en cet Ailleurs que tu ne veux plus nommer, la part envolée pour l'Allemagne, la béance dans ton corps grandit. En s'en allant de toi, l'enfant t'a redonné le goût des larmes. Tu les découvres une nuit. Elles inondent tes joues, te réveillent. Le visage de Dimitri est penché au-dessus du tien. Il regarde ta douleur, ton nez qui coule. Il regarde le chagrin. Incertain, il avance sa main, effleure ta joue. Tu saisis le poignet de Dimitri. Fais-moi un enfant. Tu sais que seul l'enfant fermera la béance. Qui peut, mieux que toi, en avoir la certitude? Tu crois que l'enfant remplacera l'enfant. Celui qui est parti. Celui qui en toi crie sa colère. Tu veux que ton corps s'unisse à nouveau autour d'un enfant qui grandira en toi. Tu crois qu'un enfant est une promesse. Celle d'une conciliation avec toi-même.

Le fils de Dimitri, sa présence avaient imperceptiblement changé le cours, mais aussi le déroulement de votre vie. Tu sortais moins, organisais moins de fêtes, écrivais trop rarement. L'éditeur rencontré quelques mois auparavant se faisait insistant. Comment lui expliquer le doute qui s'était insinué dans ta relation avec Dimitri? Pourquoi l'enfant et sa mère étaient-ils partis si soudainement? Pourquoi cela n'affectait-il pas Dimitri alors que cela te troublait tant? Pourquoi l'enfant te manquait-il ainsi? Tu envisageas d'aller en Allemagne, de proposer que l'enfant revienne en France. Pour l'éduquer, te l'approprier, le rendre heureux, persuadée de savoir ce qui serait bon pour lui. N'avais-tu pas l'expérience de l'abandon, ne t'avait-on pas, enfant, arrachée à ton Ailleurs? Tu n'avais aucune peine à imaginer ce que l'enfant pouvait ressentir. Tu étais même sûre que toi seule pouvais comprendre. Pouvais le comprendre. Tu perdais le sommeil. Tu sentais que Dimitri te cachait quelque chose. À ton désir d'enfant il n'avait pas répondu, te laissant dans l'incertitude d'un ni oui ni non ambigu. Tu te refusais cependant à perdre confiance en lui. Tu puisais dans ta capacité à forger ta carapace pour ne pas renoncer. À peine découverte,

tu t'empresas d'enfourir cette part de toi inconnue pour revenir à l'Éva que tout le monde connaissait et derrière laquelle tu te dissimulais si bien. Cette Éva sur laquelle tu avais décrété que le mensonge et sa douleur liée n'avaient aucune prise. Ne te concernaient pas.

Tu te jettes alors à corps perdu dans le travail. Tu écris rageusement le recueil de nouvelles que l'éditeur attend. Tu n'en es pas très contente. Tu acceptes ce premier texte comme une étape nécessaire. Tu te consacres à la promotion. Tu es à l'aise avec les journalistes, à l'aise pour ta première télé. L'Éva d'avant l'arrivée de l'enfant réapparaît. Tout le monde est rassuré. En particulier Dimitri. Il a pris la bonne décision en éloignant son fils. Brillante, distante juste comme il faut, tu réponds à toutes les questions, toutes les sollicitations. Tu es une excellente cliente pour les médias, photogénique, cultivée, diserte. Tu sais marquer ton étonnement face à certaines allégations que tu juges inopportunes, déstabiliser le journaliste par trop indiscret. Juste assez pour le faire taire, pas assez pour t'en faire un ennemi. Une fois de plus tu manies la proximité et l'éloignement. Tu te joues de ceux qui croyant te saisir ne font que t'éloigner, de ceux qui croyant s'approprier ta personne ne font que te perdre.

Bien que sa mise en scène ait obtenu un succès mitigé, Dimitri cherche à vendre son spectacle à divers théâtres. Les réponses négatives ajoutées à ton propre succès le rendent taciturne. Tu ne comprends pas sa rancune à ton égard. Quand un ami rencontré par hasard lui fait savoir qu'une organisation internationale recrute pour les pays de l'Est des artistes français capables de diffuser la pensée hexagonale sans prosélytisme, mais avec une conscience bien structurée, il s'empresse de préparer son dossier. L'attente est fiévreuse. Tu découvres un Dimitri anxieux, injuste. Il s'emporte pour des broutilles, te reproche les appels trop fréquents de ton éditeur, l'amie avec laquelle tu es restée trop longtemps au téléphone. Il te reproche de le faire attendre. Puis il te prend dans ses bras, te demande pardon, te flatte, te caresse, te fait jouir contre le mur, et t'invite au restaurant. Vos échanges redeviennent alors passionnés. De la politique culturelle de l'État au dernier film d'Almodóvar ou de Tarantino, sans oublier ni la littérature ni la musique et surtout pas le théâtre, tout de vos conversations te subjugue. Jamais tu n'as eu un interlocuteur à la mesure de Dimitri. Au retour, passablement éméchés, il n'est pas rare que vous ouvriez encore une bouteille de vin. Blanc, car selon une de

ses théories, le vin blanc n'est pas de l'alcool. C'est du plaisir! Tu ne discutes pas. Tu bois. Tu ne lui refuses rien. Tu te noies dans ses emportements. Il ment. Il se ment et te ment. Aux matins blêmes d'alcool, tu ne te promets même pas de ne pas recommencer. Auprès de lui tu perds ta capacité à la distance. Ce chemin si précieux, ce rempart, qui te permet avec n'importe qui d'autre de ne laisser aucune prise à une interférence. Les autres qui ne sont pas Dimitri ne comptent pas. Avec lui ça challenge, ça castagne, il ne te passe rien. Tu sors épuisée de vos joutes verbales, mais jamais tu ne t'es sentie aussi heureuse. Aussi existante.

Sa candidature retenue lui rend le sourire. Tu retrouves le Dimitri aimant qui avait disparu. Il invite toute la bande, l'alcool coule à flots, il est l'objet de toutes les attentions. On s'intéresse à lui, c'est ainsi qu'il voit les choses. Lui au centre. Toi près de lui. Il demande le silence. Annonce la nouvelle et soumet à l'assemblée la question du choix. Car non seulement il a été sélectionné, mais il a deux propositions, la Lettonie ou la Roumanie. Riga ou Bucarest. La mer Baltique ou la mer Noire. L'un plus au nord, l'autre plus à l'est. Il ne dit pas que vous avez déjà pris votre décision et laisse vos amis débattre comme si chacun d'eux était l'heureux élu.

Si le mur de Berlin est tombé, la vie dans cette partie de l'Europe que les Soviétiques occupent toujours plus ou moins formellement n'est pas aussi exotique qu'il y paraît. L'organisme international ne peut lui garantir son installation dans une capitale, il peut se retrouver dans une bourgade isolée. Transmettre la culture française, dans un pays où le mot liberté, qu'il soit employé au singulier ou au pluriel, n'a pas la même signification qu'en France, est peu compatible avec une vie personnelle solitaire. Est-il marié? Il ne l'est pas.

Il le sera. Dimitri arrache la nappe dont il se fait une cape. Il pose un genou à terre et te demande si tu veux l'épouser. Personne dans les hurlements, les fous rires qui s'ensuivent, n'entend ta réponse. Les plaisanteries fusent. Les bouteilles circulent. Ces deux-là sont fous, mais ils sont vraiment faits l'un pour l'autre.

Froid mais beau, a dit la météo. Vous êtes en novembre, l'adjoint au maire qui vous marie dans le XIV<sup>e</sup> arrondissement de Paris fait un drôle de discours, comme s'il s'était trompé de mariage. Tout le monde rit. Personne n'y comprend rien. Pourtant c'est bien le tien. Ton mariage. Tu épouses Dimitri. Ce jour-là tu es comme les autres. Tu épouses l'homme que tu aimes. Vous allez vivre à l'étranger. Le départ est prévu pour janvier. Si pour les autorités roumaines tu es épouse de, Dimitri, lui, sait qu'il emmène la femme indépendante, forte d'un premier succès littéraire. Tu prépares soigneusement ton arrivée dans ce nouveau pays, tu as pris des contacts, tu n'as aucune intention de rester à ne rien faire. Tu es déterminée à trouver ta place. Si Dimitri enseigne le théâtre, pourquoi n'enseignerais-tu pas la littérature? Tu as posé tes conditions. Tu veux être au plus près du peuple roumain. Tu veux aller là où les autres ne vont pas. On ne te dicte pas ta conduite. Dimitri le sait. Il t'admire pour ça. Tu l'impressionnes. Tu feras comme tu voudras.

En janvier, Bucarest est blanche et grise. Blanche de neige, grise de béton. Une infinie solitude habite les larges artères qui la traversent. Main dans la main, pas assez couverts, vous affrontez les rafales continues du vent glacial qui balaie la ville. Au marché Obor, en plein cœur de la capitale, les étals sont encore souvent vides. Vous faites l'apprentissage de la pénurie. Tu ne veux pas des privilèges dont vous pourriez jouir en tant qu'expatriés. Aller faire des courses est parfois une véritable conquête. Tant pis, tu ne supportes ni les passe-droits ni les avantages indus. Le pays se relève de la dictature, mais tous n'y trouvent pas le même compte. Les Roumains sont en convalescence. Elle sera longue. Les immeubles gigantesques qui ont remplacé les belles villas sont décrépits, vétustes. Cependant tu aimes la Roumanie. D'emblée. Tu te laisses happer par une nation dont les habitants non seulement sont francophiles, mais assez nombreux à parler ta langue. Le peuple roumain t'est proche. C'est le seul peuple qui dans ce bloc de l'Est est d'origine latine et non slave. Tu es sûre de prendre dans vos racines communes la tendresse qui te pousse vers lui. Tu le comprends, en saisis la profondeur, la complexité, la méfiance. Si le couple des dictateurs

Ceaușescu a été exécuté six ans auparavant, si le pays pulse de la joie nouvelle qu'incarne la jeunesse, prête à se tourner résolument vers l'avenir, il faudra bien plus d'une génération pour que les mentalités changent. Surveillée, suivie parfois, observée souvent, tu trouves ta place dans une société qui ne demande néanmoins qu'à montrer sa générosité. Si tu apprends à ne pas dire ce que tu penses avant de t'être assurée de la personne à laquelle tu t'adresses, tu assimiles très vite les règles pour mieux les transgresser. Dimitri en apparence plus critique se fond en réalité dans le moule.

Jeunes Roumains et expatriés partagent vos soirées fortement alcoolisées. Toi qui jusque-là as réussi à maîtriser ta consommation d'alcool, toujours gardé le cap, te laisses aller à des excès qui te surprennent. Que cherches-tu à combler ? Les amis qui vous entourent sont nombreux. Trop nombreux. Dans votre appartement c'est un va-et-vient incessant. Contrairement aux soirées que tu organisais autrefois, règne dans celles-ci une espèce de flou. Toujours un débordement que tu ne contrôles pas. Si tu préfères la fréquentation des Roumains, Dimitri préfère celle des expatriés. Ce sont eux qui s'intéressent majoritairement à ses mises en scène. Dimitri est pragmatique, il s'intéresse à qui s'intéresse à lui. Tu cherches en l'autre ce que tu ne connais pas. Dimitri cherche en l'autre ce qu'il reconnaît de lui-même.

Vient le temps des agacements, des reproches, des disputes. Vient le temps du doute qui s'insinue. Tu ne montres rien de ce qui t'assaille. Ce que tu veux, c'est chaque nuit retrouver cet homme dont tu aimes par-dessus tout les étreintes. Ce que tu veux c'est jouir de lui, avec lui. Comme avant. De cet homme que tu as choisi. Mieux, que tu as élu. Dans la ville de béton broyée par les grues abandonnées dans les rues éventrées, dans la ville à la population autrefois écrasée, mais ivre aujourd'hui d'une liberté balbutiante, tu veux aimer et être aimée par cet homme qui est là et qui s'éloigne. Dans l'immeuble du boulevard Dacia, tu grimpes les escaliers jusqu'au dernier étage et arrives exténuée dans l'appartement pour constater qu'il n'a pas fait provision d'eau. Les coupures sont fréquentes. Il n'a pas rempli son rôle. Il le remplit de moins en moins. Son rôle. Ses rôles. Une vague de colère envahit ton corps épuisé. Mais derrière la vague, dans le reflux reste ton amour pour lui. Intact. Et cela te surprend. Comme te surprend à cet instant précis l'évocation des gestes anodins et ridicules des débuts de votre histoire. Il faut l'apparition de ce souvenir au moment le moins adapté pour ancrer en toi la certitude de cet

amour. C'est ainsi que cela se passe : quand l'amour fuit, surgit de la mémoire la réminiscence des premiers et insignifiants petits bonheurs et du bien-être disproportionné qu'ils produisaient. Tu es accrochée à cet homme égoïste comme l'oiseau à la branche, comme la langue à la bouche. Sa langue que tu cherches de la tienne. Sa langue qui ne répond plus comme tu le voudrais. Sauf à te dire « je ne t'aime plus ». Puis à te saisir pour t'aimer encore. Et te jeter dans les abîmes de la passion non partagée. Il va changer. Il va redevenir lui-même. C'est ce pays. Ce pays à la violence à peine rentrée qui le foudroie. Tu vas te promener. Tu hantes les cimetières aux tombes colorées, joyeuses. Dans ces deuils silencieux étalés sous tes yeux, tu retrouves un peu de la paix que tu perds chaque jour davantage. Les cimetières roumains, qui sont autant de jardins et de parcs fleuris, offrent aux morts sous la pierre une paix qui te transperce. Tu rentres de tes déambulations nocturnes apaisée.

Une nuit il te baise sans volupté. Il te gifle. C'est un incident. Il faut que ce soit un incident. Vous aviez trop bu. C'est parce qu'il souffre de ne pas trouver ce à quoi il aspire. Parce qu'il y a en lui une douleur dont il ne parle pas, qu'il ne sait nommer.

L'enfant que tu veux de Dimitri ne vient pas. Qu'a-t-il perçu, cet inconnu, de votre amour avorté? Que sait-il que tu ne sais pas toi-même? Que sait-il de la douleur ancienne de l'enfance? Que sait-il de l'inatteignable réparation? Dimitri s'absente de plus en plus souvent. Au retour d'un cours que tu as donné, écriture, littérature, langue partagée à des élèves de plus en plus nombreux, il n'est pas rare de le voir claquer la porte à peine es-tu rentrée. Il ne te pardonne pas ta réussite, il ne te pardonne pas ton intégration dans cette société verrouillée quand il ne parvient pas à se faire entendre, à faire comprendre son travail.

Tu es en pourparlers pour créer un nouveau lieu. Un ami roumain t'a proposé un espace qu'il est prêt à mettre à ta disposition. Emballé par ton idée et ton désir d'ouvrir une librairie française dans laquelle tu organiserais des expositions, des conférences, des lectures. Tu frémis à l'évocation de la violence de sa réaction quand tu lui as soumis ton projet. Tu as déployé des trésors de patience, fini par lui faire comprendre son intérêt à trouver un lieu pour son expression théâtrale.

Pour l'heure, dans la cuisine exigüe et glaciale, tu ranges sans les compter les bouteilles vides. Tu comptes

sans les ranger les bouteilles pleines. Toi la distante,  
l'impénétrable, redescends les cinq étages à la recherche  
de l'alcool qui suffira à peine à combler votre soirée.  
À te faire oublier qu'il ne t'aime plus. Tu lèches ta  
blessure. Ta blessure d'enfance qu'il rouvre chaque jour  
un peu plus.

C'est en remontant chargée du poids des bouteilles que le poignard acéré de la douleur pénètre ta chair. Souffle coupé, dos courbé, poitrine suffoquée. Tu t'accroches à la rambarde poisseuse pour ne pas chuter. Te laisses glisser pour t'asseoir du bout des fesses sur la pierre froide. Sans lâcher le sac qui pourtant t'encombre, tu portes une main à ton ventre. D'abord bien à plat en un geste apaisant. Puis poing fermé. Prête à le cogner. Malgré tes yeux pleins de larmes, ton nez qui coule, tes jambes de coton, tu veux te relever, coûte que coûte ne pas laisser la douleur te dominer. Haletante, brisée, tu atteins l'appartement vide. Les gouttes de sang tracent sur le sol ton parcours chaotique. La salle de bains est si lointaine. Tu es si fatiguée soudain. C'est normal puisque tu as mal. Tu es fatiguée aussi parce que la peur t'envahit. Où est Dimitri? Tu ne parviens pas à la baignoire. Glisses sur le sol. Perds connaissance. La mare de sang autour de toi s'élargit. C'est Irina qui te trouve. Irina qui te rassure. Irina qui appelle les secours. Te fait transporter à l'hôpital.

Le froid glacial du chariot métallique sur ta peau nue te sort de ton évanouissement. Tu ne comprends plus la langue qui te pose des questions. Tu ne vois qu'une bouche démesurée au-dessus de toi. Ta voix faible répète *Franceză Franceză*. Française ou Roumaine, peu importe, une grossesse extra-utérine est une grossesse extra-utérine. La bouche démesurée et tout le visage qui l'entoure s'éloignent. Opération. Incision. Ablation de la trompe trop endommagée pour être conservée. Suture.

Au matin blafard dans la salle commune, la douleur a changé de nature. De violente, elle est devenue lancinante. Le goût du vomi emplit ta bouche. La solitude, la peur, le silence emplissent ta conscience. Tu tentes de refaire le passé récent dont tu as perdu le fil. Depuis l'escalier que tu montes chargée des bouteilles réservées à votre soirée, tu ne te rappelles rien. Tu sors d'un sommeil cahoteux pour voir Dimitri à ton chevet. Tu notes la mèche plus rebelle que jamais. Pourquoi est-ce lui qui a l'air défait? La crispation de ses doigts autour des barreaux de ton lit blanchit ses jointures. Hagar, il te regarde comme s'il te découvrait. Tu oses un pâle sourire. Il ne répond pas. Perdu. Que s'est-il passé? Qu'est-ce que je fais là?

Les mots sortent de sa bouche comme il vient de les apprendre. Il récite. Une grossesse extra-utérine. Tu as été opérée. Tu dois te reposer. Ils ont dit quelques jours. Irina va venir. Lui n'aime pas les hôpitaux. Il t'attendra à l'appartement. Si tu as besoin de quelque chose, Irina te l'apportera. Pour le reste il ne sait pas. Il n'a pas bien compris. Oui grossesse, mais extra-utérine. Cela veut dire que tu as été enceinte, oui, mais tu ne l'es plus. Non. Il faut qu'il y aille maintenant. Vous verrez plus tard. Vous en reparlerez. Où est Dimitri? Celui-là n'est pas le tien. Tu ne le connais pas. Celui-là a fui. N'a pas fait un geste. Tu tournes la tête vers le mur. Tu sens renaître dans ton ventre la blessure d'enfance. L'incompréhension ressurgit. Intacte. La blessure née de l'arrachement à ton Ailleurs. Tu es mariée. Tu es seule. Qui entend tes pleurs?

Irina t'apporte une couverture et des fruits. Bienveillante Irina que rien n'a jamais arrêté. Ni en son temps la *Securitate*, ni aujourd'hui les étals vides du marché Obor où elle arrive toujours à dénicher l'indénichable. Irina caresse ton visage. Elle s'adresse à l'infirmière qui à son tour pose sa main sur ton front. Sourcils froncés. La fièvre. Sous la couverture tu grelottes. Sous la couverture la peur revient. Toi tu veux attendre. Le médecin passera demain. Pour l'instant tu veux dormir. Mais on s'agite autour de toi. On te glisse du lit au chariot. L'infirmière a oublié de fermer dans ton dos ta chemise de nuit. Sur le métal, tu ne sais plus si tu trembles de froid ou de fièvre. Dans le couloir, abandonnée, tu suis des yeux la lézarde qui va du mur à ton corps. Qui va du mur à ton âme. Tu entres pour la deuxième fois en trois jours dans la salle d'opération.

Tu as retrouvé ton lit dans la salle commune. Par de larges fenêtres pénètre la lumière grise d'une journée hivernale à Bucarest. Tu voudrais tes livres. Tu voudrais la chaleur de l'Ailleurs. Celle qui coule dans tes veines de petite fille. La seule capable de te réchauffer. Mais cette chaleur-là a déserté tes veines et tes membres. Tes intestins

rugissent, luttent contre les gaz emprisonnés. Que vas-tu faire de toutes ces douleurs emmagasinées? Que veulent-elles te révéler? Pourquoi Dimitri n'est-il pas là? Que veut-il te dire par son absence? À quel moment cela a-t-il basculé? Subrepticement, une bascule qui ne dit pas son nom, qui se produit en deçà des protagonistes, qui s'enracine dans le mensonge. Le premier, celui que tu as pressenti sans pouvoir le regarder en face. Dans la béance de ton ventre couturé pour la deuxième fois, la colère se tient tapie au chaud de tes organes martyrisés. Elle ne sortira plus.

À ton retour de l'hôpital, Dimitri et ses amis ont préparé une fête pour toi. Dimitri a trouvé le moyen de ne pas rester seul face à toi. Tu es fatiguée. Le bruit. L'alcool. La fumée. S'il est près de toi, il n'est pas avec toi. Tu suis son regard qui va des uns aux autres. Qui va des unes aux autres.

Tu ne te remets pas. La fatigue continue à habiter ton corps, annihiler ta pensée. Tu consultes régulièrement le médecin qui t'a opérée. Il te suggère un retour en France où tu seras, dit-il, mieux suivie.

Dimitri t'a reprise dans ses bras, t'a redit que bien sûr il veut un enfant avec toi. Que tu ne dois pas t'inquiéter pour cela, mais qu'il faut que tu arrêtes de le harceler. Il t'a épousée. Les filles, les autres ne comptent pas, pas plus que ne comptaient celles que vous partagiez. Mais vous ne les partagez plus. Ce que vous faisiez à deux, il le fait tout seul. Ce qui était une sorte de création amoureuse, librement choisie par toutes les parties en présence, est devenu un plaisir solitaire. Il ne couche pas avec d'autres filles, il te trompe. Pire il te trahit. Il te gifle. Tu n'as pas le droit de lui dire ça, puisqu'il t'explique que ces filles ne comptent pas. Décidément tu ne comprends rien et ne cherches qu'à pourrir sa vie.

Tu remplaces les interminables discussions par des promenades que tu accomplis seule. Tu connais par cœur les parcs, les jardins. Ils sont mal ou peu entretenus, il y a tant à faire dans cette ville qui revient

à la vie. Hivers rigoureux. Étés caniculaires. La nature souffre. Mais se relève. Comme les Bucarestois. Comme toi. Dans les longues rues rectilignes, tu observes les immeubles de béton construits trop vite pour abriter les paysans que l'on obligeait à quitter les campagnes. Ils se dressent aujourd'hui telles des plaies de grisaille, de ferraille. Lépreux, mais debout. Appartements mal insonorisés, mal isolés. Glacières en hiver, fournaises en été. Tu les aimes pourtant. Tu les aimes malgré eux. Leur délabrement s'accorde à ton humeur. Tu ne peux faire autrement, sinon tu tombes là, à leurs pieds. Tu tombes de désespoir. Tu tombes du haut de cet amour qui s'effondre. Quand tu rentres de tes longues déambulations, il te prend parfois dans ses bras. Il te parle d'amour. À nouveau de l'enfant que vous aurez un jour. Tu y crois sans oublier que tu ne le crois plus.

D'ailleurs, où est-il cet enfant qui doit venir un jour ? Tu t'interroges, n'as de cesse de te questionner. Pourquoi ? Pourquoi pas toi ? Face au miroir tu scrutes l'image de ton corps, cherches une réponse. Ton corps qui n'est pas solidaire. Entre toi et lui, il y a un hiatus. Tu le dis à Dimitri. Le mot le surprend. Le médecin roumain a raison. Lui aussi t'engage à prendre l'avis d'un confrère français. Il faut que tu rentres en France, le temps d'une consultation. L'avez-vous décidé d'un commun accord ? Tu as dit oui. Mais on peut dire oui en pensant non. Ou l'inverse. Ce n'est pas grave. Cela ne peut l'être. Et puis tu comprendras mieux la langue ? Il est toujours plus facile de s'exprimer dans sa langue maternelle surtout s'il s'agit d'un vocabulaire que l'on ne maîtrise pas. Dimitri t'a convaincue. Il t'accompagne à l'aéroport. S'il t'accompagne, s'il porte ta valise, s'il te sourit, pourquoi te sens-tu abandonnée ?

À Paris tu sors du cabinet médical. Avant de refermer la porte, le médecin te regarde et sait d'emblée que tu vas être une patiente exigeante. Il t'a vue à la fois anéantie et tenue par une colère qui lui a paru immense. Peut-être te confiera-t-il rapidement à un confrère. Il ne t'a rien caché. C'est une infection vraisemblablement nosocomiale. Il ne peut l'affirmer. Il veut faire des investigations complémentaires. Due à un virus. Peut-être plus grave. En tout cas ennuyeux. Un silence. Un enfant ? Il prend le temps de la réflexion, met les formes dans la réponse. Cela lui paraît peu probable, difficile à envisager, du moins dans l'état actuel. Les formes ne servent à rien. Ses yeux se sont détournés. Tu as saisi ce qui n'a pas été clairement énoncé. Tu as compris. Dimitri aurait fait cela. Une mise en scène n'est jamais assez sobre. Si tu peux exprimer un sentiment par un geste, aussi infime soit-il, enlève les mots. Dimitri. Faut-il le lui dire ? Rentrer plus tôt ? Tu es sortie. Tu n'as pas vu la main tendue du médecin. Tu as serré les dents. Tu n'as pas pleuré. Tu veux rentrer.

Dès le lendemain tu te plies à tous les examens demandés. Nantie d'un traitement antibiotique et d'un rendez-vous dans trois mois, tu avances la date de ton retour.

Tu réserves un vol de nuit. Pour le rejoindre. Plus vite. Tu ne le préviens pas. À quoi bon ? Il aura travaillé tard. À l'aéroport de Bucarest, tu prends un taxi. Tu montes l'escalier et marche après marche ralentis ton allure. N'a-t-il pas toujours dit qu'il n'aime pas les surprises ? Dans l'appartement trop silencieux, les vêtements sont épars, enlevés, jetés dans la fièvre de l'échange à venir. Dans l'appartement au désordre plus sexuel qu'amoureux, le temps te rattrape. D'un coup. Un temps vulgaire. Le présent de la révélation adultère. Ses vêtements à lui et d'autres, féminins, qui ne t'appartiennent pas. Pas à toi la jupe froissée, pas à toi les collants, le pull. Pas à toi la culotte et le soutien-gorge mal assortis. Faute de goût qui visiblement ne l'a pas arrêté. Pas cette fois. Autre temps. Rien à toi. Rien pour toi. Comment pourrais-tu être celle qui est dans la chambre et celle qui dans ce même temps est là, figée dans le salon ? Cela ne se peut pas. Dans ta chambre, ton lit ? Cette autre qui n'est pas toi. Toi, pétrifiée au milieu de la pièce, face à l'évidence qui déjà a pénétré ton cerveau. Évidence que néanmoins tu repousses. Avec force. Que tu repousses, mais ne nies pas. Comment le pourrais-tu ? Insidieuse vérité,

violente vérité. Clou rouillé qui entre dans la texture molle de ton organe cérébral si justement que tu portes la main à ta nuque sans pour autant en alléger la douleur. Ce rire cristallin, joyeux, conquérant de la femme après la jouissance qui retentit derrière la porte, tu le connais. Il écrase dans ta bouche le hurlement prêt à jaillir. Il franchit la porte fermée, le rire que rien n'arrête se déverse en toi, cascade empoisonnée qui envahit ta conscience, tétanise ta pensée. Tes yeux grands ouverts ne voient que du noir. Un écran noir. À cet instant du noir, du rire, de la douleur dans la tête, du cri qui ne jaillit pas, Dimitri sort de la pièce une cigarette à la main. Le geste qu'il suspend révèle son étonnement. La bouche ouverte aussi. Juste un peu trop grande. Tu enregistres l'autre main qui voudrait refermer la porte. Trop tard. Dans l'ouverture tu photographies la femme, la jouissance qui fait briller la peau, luire le regard, palpiter la narine. Tu enregistres le triomphe qui distord la bouche. Ainsi, elle l'a eu. Irina a gagné.

D'abord tu vomis. Là. Sans retenue. Tu vomis en silence. Tu vomis ta colère. Ton dégoût. Prélude à bien d'autres vomissements. Tu marches hébétée dans les rues où le soleil martyrise ta peau, brouille ton regard déjà noyé dans les larmes de la rancœur. Qui de la colère ou du chagrin t'anéantit le plus? Qui de l'adultère ou de l'abandon te terrasse le plus? Tes pas te conduisent au parc Cișmigiu, celui sous les arbres duquel habituellement tu viens lire. Les oiseaux s'envolent devant ton passage. Tu marches comme si tu avais bu. Tu titubes de rage, de tristesse, d'injustice. Cette ivresse pire que celle d'alcool. Ainsi vous en êtes arrivés là, vous aussi. Comme les autres. Votre histoire, votre amour, votre mariage sont aussi mesquins que n'importe quels autres. Vous n'avez pas échappé à la trivialité. En te trompant, il te trahit. Il vous trahit tous les deux. Sans élégance. Il ne te protège pas. Il te salit. Il a installé le mensonge entre vous. Il a laissé tous les petits mensonges, petites trahisons, petites mesquineries prendre place dans votre vie. Pas vos vies séparées, celle que chacun mène quotidiennement de son côté, celle née de l'entité que vous formiez ensemble. Assise au bord du lac, jambes ramenées contre ta poitrine, tu les ensermes de tes bras.

Tu te berces. Tu cherches à te consoler. Tu essaies d'empêcher l'enfant blessée de revenir. Tu sais que tu n'y parviendras pas. Cela fait des semaines que tu repousses en toi ce retour. Dimitri était le seul qui pouvait le faire. Aujourd'hui il t'enlève ça. Il te retire la possibilité que tu avais de guérir. Il te rend à ta maladie première. Il te rend à ce qui te fonde. À ce que tu avais renoncé à chercher. Aujourd'hui il t'oblige à retourner à ta quête. Aujourd'hui il te tue. Tu écoutes ton corps qui gronde. Tu regardes le lac sans le voir. Tu hurles ton désespoir muet. Il te fait loque. Tu es déchue. De votre histoire unique il a fait une histoire triviale. En faisant preuve de la pire des inélégances, il te rend ordinaire. C'est impardonnable. Il a accompli l'irréparable. Te reste le dégoût de lui, de toi, de votre histoire. Tu écoutes la terreur qui t'envahit. À ton ventre la cicatrice réclame l'ouverture.

Dimitri surgit devant toi. Il a couru. Il a chaud, les mèches collées à son front lui donnent un air de mauvais garçon. C'est un mauvais garçon. C'est le pire d'entre eux. Il l'est avec toi. Il l'est avec d'autres. Moins. Plus. Tu ne saurais pas le dire. Il s'accroupit et d'un geste ferme t'empêche de te relever, t'empêche de fuir. Il parle de sa belle voix de baryton. Il parle d'amour. De sa peur de te perdre. Dit qu'il n'est pas à la hauteur. Que tu es tellement exigeante. Irina ne compte pas. Pas plus que les autres. Il n'y a que toi qui peux le stabiliser, faire qu'il boive moins, se consacre à son travail. Sans toi il n'y arrivera pas. En tout cas pas aussi bien. Sans toi il n'est rien. En tout cas pas grand-chose. D'ailleurs il te demande pardon. Voilà. Tu as gagné. Il n'a jamais demandé pardon à quiconque et difficilement à une femme. Eh bien là, il le fait. Et si tu veux, il demandera pardon à la terre entière. Sans attendre ta réponse, il se lève d'un bond, théâtral, ridicule, son regard embrasse le paysage du parc, croise méprisant celui de deux ou trois promeneurs, et hurle vers le ciel : *Oh! vous les arbres du parc, je vous supplie de demander pour moi son pardon à Èva.* Il se baisse à nouveau, te serre dans ses bras, murmure à ton oreille des serments éternels que tu ne lui

réclames pas. Te promet l'enfant que vous n'avez pas eu. Il te relève. Te prend par l'épaule. Viens, rentrons chez nous. Raconte-moi Paris. Il est doux. Il est tendre. Tu es de marbre. Tu ne veux pas voir le visage qui est derrière le visage de Dimitri. Tu veux juste essayer encore une fois que Dimitri ferme la blessure. Même si tu sais qu'il ne le peut pas. Tu sais parfaitement. Ne le peut plus. Tu es fatiguée. Tu veux dormir. Tu veux oublier.

Quand vous pénétrez dans l'appartement, il est rangé, propre. Irina a effacé les traces. Comme s'il ne s'était rien passé. Dimitri te dirige vers les coussins du salon, t'allonge tendrement. Il va chercher une bouteille de vin blanc. Non merci. Tu ne veux pas boire. Mais il dit que si. Vous devez sceller votre réconciliation. Vous êtes plus forts que cela et ce n'est pas une bouteille qui va vous faire peur. Tu voudrais hurler.

Tu dis pas ce soir, tu penses plus jamais. Tu dis je suis fatiguée. Laisse-moi un peu de temps. Et tu t'endors là sur les coussins.

Et ce qui pourrait alors ressembler à une vie banale reprend son cours. En début d'après-midi, Dimitri se rend au théâtre, les répétitions avancent bien. Il a repris « son » *Cercle de craie caucasien*. Ses comédiens bien qu'amateurs sont motivés, travaillent beaucoup et quelques-uns n'ont rien à envier à des professionnels. Dimitri a repris son masque de metteur en scène de génie enfin compris, enfin estimé à sa juste valeur! Tu as repris tes cours. Tes élèves, des jeunes femmes pour la plupart, sont assidues, te témoignent leur respect sans te vénérer. Tu ne les laisserais pas faire. Tu es redevenue distante. Difficile à approcher. Impossible à conquérir. Soit tes étudiants ont du talent et tu les encourages, soit ils n'en ont pas et tu les accompagnes à minima.

Le jour où tu as oublié tes clefs, tu te rends à la salle de répétition pour récupérer celles de Dimitri. Tu ne manifestes rien quand tu vois sur scène Irina dans le rôle principal. Elle est une *Groucha* parfaite, il n'y a pas à dire. Ce qu'il y a à dire c'est que tu n'étais pas au courant de sa présence dans la nouvelle distribution. Dimitri a omis de t'en parler. Jusqu'à quand va-t-on oublier de te dire ce qui est? Jusqu'à quand va-t-on t'oublier?

La scène qui s'ensuit est violente. Si Dimitri ne te l'a pas dit, c'est parce qu'il a senti que ce n'était pas le moment. Tu es trop faible encore. Trop fragile pour comprendre. Tu dois te rendre compte qu'il joue gros. En montant la pièce de Brecht alors que les mentalités n'ont pas suffisamment changé, que la dictature même abolie, les dictateurs même exécutés ne sont pas si éloignés, il prend un risque. Il fait preuve de courage. Oui, de courage. Maintenant si tu crois que c'est facile! Tu n'as qu'à lui dire comment il faut faire. Bien sûr que le public de sa pièce est surtout composé des membres de la communauté étrangère, mais tout de même. C'est pour ça qu'il a pris des comédiens roumains. Pour preuve de sa bonne volonté. Si les autorités ont accepté qu'il monte cette pièce précisément, c'est pour montrer leur ouverture d'esprit. Si elle est dupe, pas lui. Il sait qu'il est surveillé. Espionné. Voire suivi. Et que tu arrêtes de sourire ainsi. Sinon! Son poing serré frappe sa cuisse en cadence. Tu as de la chance qu'il se retienne. Le poing se desserre. En adoptant cette attitude, tu ne l'aides pas. Tu ne le soutiens pas. Tu ne penses qu'à toi. Qu'est-ce que tu veux à la fin? Tu fais preuve d'un tel égoïsme. Le jour où il ne t'aimera plus, il ne faudra pas que tu t'étonnes. Et ce sera de ta faute. Car lui, Dimitri, ne demande qu'à t'aimer toute sa vie. Voix de baryton. Caresses. Jérémiades. Bouteille de vin blanc pour sceller votre réconciliation. Ivres, vous vous endormez sans même vous être déshabillés. Vous vous levez au petit matin pour rejoindre la chambre dont vous n'émergez pas avant midi.

Au cours d'une soirée, Irina réapparaît dans le cercle de vos fréquentations. Tout le monde fait comme si c'était normal. Tout le monde pense que c'est normal. Tout le monde veut que ce soit normal. Vous êtes ainsi, les Français. Comédiens dans l'âme. Pire que les Italiens. En tout cas vous deux! Tout le monde vit avec vous au rythme de vos disputes, tout le monde partage vos beuveries, tout le monde se réjouit de vos réconciliations. Tout le monde attend que le cycle infernal recommence.

Tout le monde sauf toi. Toi, tu sors de ce monde. Te désolidarises de lui. Toi, tu te tournes vers ta blessure. La blessure que l'incision du chirurgien a par deux fois ouverte. La blessure indissociable de ta colère.

Tu ne dis rien à personne de ton corps qui continue à souffrir. Tu prends scrupuleusement les médicaments prescrits en France. Mais ton corps te dit soigne-moi autant que tu voudras, le traitement n'est pas là. Tu sais que la blessure dans ton corps t'entraîne vers une terre inconnue dont tu devras bien un jour entamer l'exploration.

En attendant, c'est vers des régions hors de Bucarest que tu te diriges de plus en plus souvent. Tout pour ne pas être dans l'appartement en même temps que Dimitri. Dragos, à qui tu apprends le français, te propose de te servir de chauffeur et de te faire découvrir la Roumanie que les étrangers ne connaissent pas. Dans la campagne toujours plus pauvre, toujours plus abandonnée, tu vas à la rencontre des oubliés de l'après-dictature. Tu trouves dans leur âme sombre leur impossibilité à se réjouir de cette ère nouvelle, un écho à ta douleur. Au bout de plusieurs escapades, Dragos sait qu'il a eu raison de te faire confiance. Il te présente sa grand-mère. La très vieille femme vit dans une cabane au fond d'une forêt dense, ténébreuse. Ni eau ni électricité. Elle a pris l'habitude de poser ses pieds sur un billot de bois quand elle est assise dans son fauteuil afin que l'humidité du

sol de terre battue ne remonte pas dans ses jambes. Dragos lui a fabriqué une cheminée de fortune. Mise en confiance par son petit-fils, elle te raconte sa Roumanie. Elle raconte comme seuls savent raconter ceux qui ont vécu ce dont ils parlent. De son enfance sous la monarchie à la dictature de Ceaușescu, elle est passée par les régimes fasciste et communiste de type soviétique. Elle a perdu son père, sa mère, deux de ses fils, a vu sa fille emmenée par un soldat russe. Mais elle ne se plaint pas, elle ne se plaint plus. Il lui reste Dragos qui vient la voir régulièrement. Oui, elle pourrait aller à Bucarest. Dragos le lui a souvent proposé, mais qu'y ferait-elle? Elle n'a jamais vécu en ville. Les rares personnes qui l'ont connue pensent sûrement qu'elle est morte et puis elle n'a plus de papiers. Pour la Roumanie, elle n'existe plus. Et c'est bien ainsi.

Au retour tu voudrais questionner Dragos, mais qu'y a-t-il de plus à savoir que la vieille femme ne t'ait dit? En entrant dans la capitale, tu comprends bien que la grand-mère de Dragos n'aurait rien à faire dans les immeubles de béton, stigmates de la folie destructrice du dictateur certes déchu, mais présent pour encore longtemps dans la ville qu'il a défigurée.

La douleur de la Roumanie pénètre ton corps. Ton corps que Dimitri ne veut plus que tu donnes à d'autres douleurs qui trouvent en lui un refuge.

Dimitri qui pourtant continue à te dire qu'Irina ne compte pas. Mais Irina est là. Dimitri constate perplexe que tu n'en veux pas à la jeune femme. Que tu t'en prends à lui. Que tu ne t'enfermes pas dans une banale histoire d'adultère. C'est plus grave que ça. Et ça Dimitri ne le voit pas. Il ne comprend pas qu'il s'est éloigné de votre histoire, que s'il te supplie de ne pas t'en aller, ce n'est pas au nom de l'amour qu'il revendique, mais parce qu'il a besoin de toi. Des relations que tu as nouées dans ce pays que tu aimes et qui se sait aimé par toi. Sans réserve. Il dit que tu es sa femme. Que tu ne peux pas partir comme ça. Tu ne réponds pas. Tu ne triches pas. Tu sais simplement que tu vas devoir quitter ce pays quand Dimitri va, lui, devoir rester dans cette Roumanie qu'il ne comprend pas, et que probablement il n'aime pas. Tu as cette lucidité-là, que lui n'a pas.

Tu fuis le ventre d'Irina qui s'arrondit. Il est temps. À l'aéroport, les yeux mouillés de Dragos te feront réaliser que tu n'as pas vu de larmes dans ceux de Dimitri.

Dimitri n'a pas compris. Il t'a vue sans y croire acheter ton billet d'avion, faire tes valises, annoncer ton départ. Face à l'évidence, il est entré dans une de ses colères rugissantes. Tu as pensé que ce n'était pas une bonne colère. Pas de celles qui font avancer les choses. Les choses entre vous ne peuvent plus faire le moindre mouvement, il semblerait que toi seule le sais. Au plus fort de son emportement, Dimitri le metteur en scène a demandé à Dimitri l'acteur de te donner une gifle. Lui a demandé de frapper la femme qu'il dit aimer. Une fois de plus il a crié que c'était de ta faute. Que tu es insupportable. Que tu ne le comprends pas. Ne l'as jamais compris. Que tu ne l'aides pas. Que tu ne penses qu'à toi. Qu'il ne veut pas te faire de mal. Mais que tu le forces à faire ça. Qu'il a bien fait de renvoyer l'enfant en Allemagne avec sa mère. Ça lui a coûté cher, mais au moins il te l'a soustrait. S'il était resté, tu n'aurais pensé qu'à l'enfant, tu ne te serais plus occupée de lui du tout. Ton égoïsme est sans limites.

L'enfant reparti pour l'Allemagne! Le mensonge. La duplicité. Rien ne te retient plus. Tout ce que tu croyais n'est plus. Tout ce que tu avais imaginé n'est plus. Tout ce que tu avais désiré n'a jamais existé. Tu veux

garder ne serait-ce qu'un souvenir intact. Un, comme une pépite à chérir dans les temps sombres à venir. Si tu ne pars pas maintenant, tu auras tout perdu. Tu veux rentrer à Paris. Tu veux te soigner. Tu dois partir, car tu es descendue au fond de toi-même. Tu es allée en des lieux que tu ne soupçonnavas pas. Tu y as vu ton besoin de vérité. Tu tournes la page. Dimitri est ailleurs. Dimitri est au passé. Tu t'en vas, mais c'est lui qui te quitte. Aussi incroyable que cela leur paraisse à tous. Tu t'en vas parce qu'il s'est défait de toi. Aussi vrai que vous étiez inséparables, il s'est détaché de toi. Tu le chercheras dans d'autres corps. Ne le retrouveras pas. Son corps à lui est dans ton corps à toi. Tu es lui et toi. Tu es son vivant et son fantôme. Il est ton vivant et ton fantôme. À ses appels te suppliant de revenir, tu répondras non. Tu répondras c'est fini. Et tu trembleras chaque fois d'un chagrin nouveau, d'une douleur nouvelle qui s'ajoutera aux anciennes. Tu sais que l'on peut mourir d'amour, que tu vas mourir d'amour. Tu vas mourir de rage. Tu ne lui en veux même plus d'avoir révélé la blessure. La blessure de l'enfance. En t'aimant si mal il a réactivé le premier abandon. Le premier arrachement. Il a creusé le sillon que tu avais mis tant d'années à combler. Qu'il t'avait lui aussi aidée à combler pour mieux le rouvrir d'un coup.

Ton corps est malade de sa colère. Malade d'une douleur qui n'est pas tienne.

# L'enfance



Ton enfance, comme toutes les enfances du moins à leurs débuts, avait porté en elle la promesse d'un avenir heureux. Tu menais la vie libre d'une petite fille plutôt livrée à elle-même. Ta famille vivait dans un pays étranger, étranger à la France. Depuis que tu l'avais quitté, depuis qu'on t'avait forcée à le quitter, tu nommais ton pays : Ailleurs. C'est aussi depuis ce départ qui t'avait arrachée à toi-même que tu t'étais mise à donner aux lieux, aux êtres, parfois même aux situations, des noms autres que ceux habituellement d'usage. Tu renommais ce qui était à toi, ce qui faisait ton univers. Ainsi dès que tu avais vu M., lui avais-tu attribué le prénom de Dimitri. La sonorité du mot te paraissant particulièrement adaptée à sa ressemblance et aux origines paternelles russes de l'acteur Laurent Terzieff. Quand beaucoup plus tard tu découvris que le père du comédien avait de plus une mère roumaine et était arrivé à Paris de Bucarest, tu y vis un signe supplémentaire. Rien de plus. Un signe. La confirmation d'une juste intuition. Et cela te plut. Ainsi pris-tu l'habitude de brouiller les pistes. Tu faisais cette chose particulière, dénommer pour renommer. À commencer par toi-même. Ainsi décidas-tu un jour que tu t'appelleras

désormais Éva. Quand au bout de quelques semaines ton entourage admit que tu n'en démordrais pas, que tu ne répondrais plus aux sollicitations faisant mention de ton prénom de naissance, tout le monde joua le jeu avec amusement. Cette enfant est tellement originale! Personne ne saisit en revanche que tu commençais ton travail de détachement d'une famille dont le mensonge était fondateur de la douleur. Que toi aussi choisissais un masque. Que tu entreprenais un long et difficile voyage au terme duquel de la vérité sortirait le pire ou le meilleur.

Tu aimais passer des flaques de soleil à la pénombre de la maison. Ta mère te disait ne reste pas dans mes jambes, va voir Ma. Ton visage enfoui dans les seins qui t'avaient nourrie, tu t'agrippais au corps de ta nourrice. Tu aimais la main de Ma qui tout entière couvrait ton visage, asséchait tes larmes d'un geste ample. Tes larmes chaudes d'enfant. Ma mettait des fleurs dans tes cheveux frisés et devant le miroir, dans un large sourire, murmurait à ton oreille : « regarde, tu es la plus belle ! ».

Tu aimais par-dessus tout jouer à la marelle dans la cour fraîchement balayée. L'air bruissait d'une chaleur silencieuse. Avec ton palet de fortune, tu essayais d'atteindre le ciel. Ton opiniâtreté était sans faille. Dans la torpeur de l'après-midi, le métal cabossé de la vieille boîte de bonbons remplie de cailloux glissait en grinçant le long des traits tracés à la craie. Caché derrière les stores de son bureau, ton père t'observait. Tu ne suspectais pas son inquiétude. Il te trouvait si jeune et ta détermination si grande !

Tu avais donc grandi Ailleurs, plein soleil. Tu ne le trouvais jamais trop brûlant. Tu ne suffoquais jamais à sa chaleur. Dès que tu sortais, tu cachais ton chapeau derrière une vasque fleurie. Tu courais après les insectes, grimpais dans les arbres, te jetais dans l'eau de la rivière avec tes frères. Vous ne vous sépariez pas.

Tu étais la deuxième d'une fratrie de quatre. Rapidement arrivée après une sœur aînée, tu précédais deux frères. Tu les regardais tous les trois, ressentant confusément que la place qui t'était assignée n'était pas la tienne. Ma, observatrice attentive et muette, surveillait avec inquiétude ton air interrogatif, ta moue dubitative. Quelque chose clochait dans cet ordre-là. Cet agencement apparemment bien organisé. Les deux filles, les deux garçons.

Tu entendais les éclats de voix. Tu percevais le mutisme que s'imposaient les adultes alors que toi-même, ta sœur et tes frères entraient dans la pièce. Tu étais la seule à voir les larmes dans les yeux de Ma, ses étreintes plus fréquentes, plus longues. Dans les cris et les silences qui s'ensuivaient, tu sentais sa présence. Malsaine. Celle du poison qui lentement instillait les veines d'une famille rendue malade.

Tu te glissais souvent dans le bureau de ton père. Homme d'affaires prospère, même absorbé, il interrompait toujours ses conversations téléphoniques, l'étude de ses dossiers pour te faire signe d'entrer. Tu t'installais à côté de lui. Il t'avait, à toi seule, dédié un tiroir de sa table de travail. Il t'avait initiée au fusain. Il te donnait du papier, une phrase à recopier, l'image d'un animal à dessiner. Appliquée, recueillie, tu travaillais à côté de lui. Ton père en silence admirait ton coup de crayon.

Parfois l'après-midi, alors que tu jouais à la marelle, tu voyais ta mère partir au volant de la voiture familiale. La seule à des kilomètres à la ronde. L'air de rien, tu embrassais la scène. Le corps souple et vif de ta mère se glissait sur le siège. Sous la véranda ton père enregistrait le moindre détail. Il tirait sur sa pipe, l'air dubitatif, secouait la tête puis se dirigeait vers son antre. Sa tête dessinait encore un non muet quand il en franchissait la porte. Rien ne t'échappait. Si tu n'avais pas conscience de ce qui se passait, tu saisissais sans mal que ce n'était pas ainsi que cela devait être. Ton extrême jeunesse ne te permettait pas de savoir que ce qui se jouait dans la poussière trouverait son écho dans ton histoire déchirée. Au loin tu n'apercevais plus que le nuage dans lequel ta mère avait disparu. Tu reprenais ton jeu. Le glissement du palet devenu plus lent.

Ta mère était belle quand ton père ne l'était pas. Élançée, raffinée, elle était élégante quand petit et maigre, il n'avait d'élégance que celle du cœur. Tes parents étaient aussi mal assortis qu'on peut l'être. Ils n'avaient d'échanges courtois qu'en présence des enfants. Ils vivaient de différentes manières. Côte à côte, face à face, dos à dos, mais jamais ensemble, jamais unis. Parfois même le soir, joyeuse, un baiser parfumé vite déposé sur vos fronts tendus, dans un éclat de rire toujours prêt à jaillir, ta mère vous confiait à Ma. Toute de silence réprobateur, Ma en voulait à monsieur qui ne récriminait pas, ne geignait pas, ne hurlait pas alors que tout le monde savait. Ton père faisait choix de se taire. Amateur de philosophie nietzschéenne, il pensait que ce dont on ne parle pas n'existe pas. Ce que l'on ne nomme pas n'est pas. L'adultère de sa femme n'était pas puisqu'il ne le nommait pas. Ton père croyait ainsi préserver la paix du foyer. Ma, inquiète, ne perdait rien du regard trop grave, trop réfléchi que tu portais sur le couple que formaient tes parents. Elle te prenait dans ses bras, te chuchotait des mots doux. Cette attitude si aimante, si tendre, si elle te procurait du plaisir ne faisait que renforcer ta conviction enfantine que quelque chose n'allait pas.

Tu assistas perplexe à la préparation du retour. À ce départ qui ressemblait à une fuite. Dans son bureau, soucieux, ton père triait et rangeait des dossiers. Quand tu cherchais à te glisser auprès de lui, un doigt sur la bouche il te faisait signe de te taire et, la main sur le combiné, murmurait « plus tard » en te renvoyant. Depuis quand n'avais-tu pas dessiné, recopié une phrase de poésie choisie pour toi ? Tu avais à peine le temps d'apercevoir son triste sourire qu'il reprenait sa conversation houleuse et feutrée. Le temps dans le pays de ton enfance avait donc une fin. Tu étais une petite fille empaillée. Enfermée dans un mutisme stupéfait.

Ton père ne quittait plus son bureau. Il y avait aménagé un canapé sur lequel tu n'es pas sûre qu'il dormait tant ses nuits semblaient blanches. Tes frères et sœur ne sortaient pas de la maison. Ils se disputaient. Ma disait que non, tout ne serait pas expédié en métropole. Pas tous les jouets, pas tous les objets, tous les bouts de ficelle, selle de cheval, cheval de course, course à pied, pied-à-terre... ou genou. Ma ne terminait pas la comptine. C'est bien ton genou qui était à terre. Tu ne voulais pas partir. Tu ne partageais pas la joie fébrile et désordonnée de ta fratrie. Tu savais que Ma ne vous accompagnerait pas. Tu ne croyais pas que là-bas, ce serait mieux. Ton corps était là, mais pas ta tête, pas ton esprit, pas ta volonté. On t'avait mise dans une voiture puis fait monter sur un bateau. On t'avait transportée parce que tu ne voulais pas marcher. Tes jambes molles, tes jambes de chiffon. Tes jambes qui disaient non, puisque personne n'écoutait ta parole. Sauf Ma qui n'avait pas son mot à dire. Le résultat était là. Une seule chose était certaine, c'est que tu ne voulais pas quitter le pays de l'enfance. Ce vers quoi on te conduisait ne te plaisait pas. Une seule

chose était certaine, c'est que tu étais arrachée au pays qui était le tien et que personne ne semblait se soucier de ce drame. Au cours de la longue traversée, tu fis l'apprentissage de la colère. Si parfois tu allais parvenir à la mettre en sourdine, elle ne devait plus te quitter.

On avait tenté de te faire croire que la France et ton pays, c'était pareil. En quoi ? Tu ne comprenais pas le froid, l'humidité, le bruit, les feux qui clignotaient, les appartements empilés les uns sur les autres, les cris des voisins, les télévisions, les chaussures, les vêtements jamais assez chauds, l'obligation de rester assise, l'absence de flaques de soleil dans les cours grises aux arbres étiques. Tu arrivais pieds nus à l'école, tes chaussures à la main. Tu les avais enlevées sur le chemin. Cela faisait rire tes frères. Ta sœur, elle, marchait à plusieurs mètres de toi, se désolidarisant de ta rébellion, détestant ton caractère opposant, te menaçant des pires sévices. Dûment rechaussée dès que tu passais la grille, tu étais punie. L'insoumission n'avait pas sa place dans la classe. Mais ce n'était pas toi qui étais punie. C'était une autre Éva. L'Éva que tu étais, elle, était restée là-bas au chaud soleil du pays d'avant. Du pays de l'enfance. Du pays où les chaussures peuvent rester dans les placards sans que personne ne trouve à y redire. Du pays où on faisait l'école à la maison sans qu'il soit écrit au-dessus de la porte : liberté, celle que tu n'avais pas, égalité, celle que tu ne ressentais pas, fraternité, celle que tu ne

vivais pas. Tu ne comprenais rien à ce qui t'arrivait.  
Sauf à comprendre trop bien que quelque chose  
clochait dans ton royaume.

Tu fis la connaissance de ta tante. La sœur de ta mère avait accueilli toute la famille. Au sud-ouest de Paris, dans la grande maison de pierres meulières, les tablées étaient joyeuses. Les enfants mangeaient à une extrémité, les adultes à l'autre. Les cousines se découvraient. Chez ton oncle et ta tante, les enfants eux aussi étaient quatre. Les aînées des deux fratries se regardaient. Elles se ressemblaient tellement. Mêmes cheveux, même bouche, même nez. La brune, la rousse. Cousines, on aurait dit des jumelles. Ça vous faisait rire. Les adultes eux ne riaient pas. Ils demandaient le silence.

Tu écrivais à Ma sans qu'aucune réponse ne te parvienne. Tu pleurais en secret – car jamais tu ne donnais à voir tes larmes – ton enfance déchirée. Quand tu sortais chaque matin de ton rêve de soleil, ton regard heurtait la lumière grise de la ville, le vilain papier peint de la chambre que tu partageais avec ta sœur, le cartable de cuir marron posé au pied de ton lit, les chaussures montantes à lacets qui allaient blesser tes pieds, le manteau et l'écharpe jamais assez chauds. Néanmoins tu jaillissais du lit. Tu jaillissais, car tu voulais être la première à l'école. Tu voulais apprendre. Apprendre encore. Savoir et devenir riche. Car lorsque tu serais riche, tu prendrais l'avion pour le pays de l'enfance. Pour Ailleurs.

Il y avait une autre raison pour laquelle tu te précipitais à l'école chaque matin. Dans la salle de classe, au fond, elle t'attendait. L'amie. Reconnue au premier coup d'œil. Silencieuse et précieuse. Celle qui, en se révélant à toi, te révélait l'amitié. Le sentiment, la sensation, l'exaltation. Jusque-là tu savais ce qu'était une sœur, des frères, des enfants, ceux de Ma. Mais Ailleurs, il n'y avait jamais eu d'amie. Ta mère vous faisait la classe, vous ne sortiez pratiquement jamais de la grande maison ni de l'univers de Ma. Ainsi ne t'étais-tu jamais posé la question. Tu faisais l'apprentissage d'un monde inconnu. Depuis ton arrivée en France tes cousins avaient pris chair, dotés de visages. Ils étaient les cousins. Au cours des réunions dominicales immuables, vous jouiez ensemble, mais ils n'étaient pas tes amis. Quand tu la vis en revanche, c'est ce qui te vint à l'esprit. Une indiscutable certitude. Ce visage aux yeux noir profond, le dessin de cette bouche qui s'éclairait d'un timide sourire sur les dents blanches (tu n'en avais jamais vu d'aussi blanches!), l'attitude réservée, sérieuse, concentrée. Tu reconnus l'évidence. Quand l'institutrice marqua un instant d'hésitation en se demandant où elle allait t'installer,

tu ne lui laissas pas le temps de la réflexion et, tout en te dirigeant vers le fond de la salle, dis : « Là ». Le ton que tu employas ne souffrait pas la discussion. Tu te glissas à côté d'elle, je m'appelle Éva. L'amie baissa la tête en souriant. Sûre de toi, tu ne lui rendis même pas son sourire. Rien ni personne désormais ne pouvait s'immiscer entre vous. Tu la retrouvais chaque matin. Arrivée la première, l'amie parlait peu. Tu parlais pour deux. Vous aviez néanmoins d'interminables échanges. Quand vous étiez ensemble, tu sentais la colère s'éloigner. Un peu. S'apaiser.

En attendant, rien ne t'échappait. Il y avait quelque chose que tu ne savais pas. Quelque chose qui hantait la mémoire familiale. Ta mère continuait à rire, mais moins souvent, moins fort. Un rire qui s'éraillait, un rire qui s'enrayait dans la gorge et dans les yeux. Tu l'avais su mieux que personne, mais la famille aussi était en train de comprendre que la lumière était restée Ailleurs. Ailleurs, quand il y avait trop de lumière, on trouvait l'ombre. Ici, il n'y avait que l'ombre que ne colorait aucune lumière. Tu nous fatigues avec ton Ailleurs, disait la famille. Tu rangeais alors ton Ailleurs et tes interrogations familiales. Au fond, bien au fond de ton corps. Elles pouvaient commencer leur travail de sape.

Sous tes yeux ta famille avait entrepris son lent travail de désagrégation. Sur une photo que ta tante t'avait donnée, ta mère jeune, belle, délurée, mince, la taille fine serrée par une large ceinture, le tissu de sa jupe virevoltant autour de ses mollets, dansait bras écartés, tête renversée. Il te suffisait de contempler le visage radieux de ta mère pour entendre son rire. Ses pieds chaussés de ballerines semblaient à peine toucher le sol. Tu ne savais rien de cette jeune femme. Tu pressentais qu'elle avait été insouciante, joyeuse et drôle, amoureuse sans doute. Quand tu pensais à ta mère amoureuse, pourquoi les traits de ton père ne t'apparaissaient-ils pas ? Tu voulais faire le lien, à défaut de l'être, le réparer. Tu voulais retisser les fils qui relient ce qui n'aurait dû être séparé. Ta sœur, tes frères, tes parents, tes oncle et tante, tes cousins, le soleil et l'ombre, les pays, tes pays, les continents. Renouer l'invisible lien qui fait tenir les choses et les êtres. Pour cela tu voulais trouver la vérité. Tu voulais être celle, et de toute façon tu étais la seule, par qui le mensonge traqué serait enfin révélé. Tu voulais que dans cette vérité nouvelle, lavée parce qu'énoncée, chacun retrouve la place qu'il n'aurait dû quitter. Sa place originelle dont le mensonge l'avait délogé.

Tu décrétas, toi dont l'insouciance de l'enfance avait si peu duré, que tu étais désormais Éva Lelien. Éva L.

Ainsi te présentais-tu, chacun n'ayant d'autre choix que de s'accommoder de tes lubies. Tu étais décidément une enfant bien étrange.

Les années passèrent. La séparation inéluctable de tes parents se produisit à l'insu des enfants. Les filles furent envoyées en colonie de vacances au bord de la mer en Bretagne, tu trouvas l'eau bien froide. Les garçons en camp dans le Vercors, ils trouvèrent que cela manquait d'eau et que vous, les filles, aviez bien de la chance. À votre retour on répondit à vos questions eh bien que non votre père ne dormirait plus là n'y habiterait plus non plus oui bien sûr vous continueriez à le voir un vendredi soir sur deux il viendrait vous chercher et vous passeriez le week-end avec lui non ce ne serait pas trop loin non on n'avait pas profité de votre absence pour faire le déménagement enfin un peu tout de même, mais on avait pensé que ce serait mieux ainsi mieux pour vous mieux pour tout le monde non on ne vous avait pas demandé votre avis depuis quand est-ce qu'on demandait leur avis aux enfants quant aux affaires des grandes personnes et que les questions ça suffisait allez dans vos chambres. Seule à vouloir comprendre, tu fus la dernière, insatisfaite, jugeant les explications insuffisantes, à quitter la pièce. Cet été-là, tu renonças à l'enfance. La famille avait fait une embardée puis une sortie de route. Tu t'accommodas de cette situation

nouvelle, définitivement sûre que ce chambardement était le fruit pourri du mensonge initial. De ce qui n'était pas dit te restait la colère. De ce que tu subodorais te restait la douleur. Personne ne semblait non seulement se préoccuper, mais juste remarquer le ravage qui se produisait dans ta jeune vie.



# La Maladie



À Paris, ton corps se tord de la douleur que Dimitri lui a infligée. La douleur de la rupture amoureuse fait écho à la douleur de la rupture d'enfance. Le mensonge de Dimitri fait écho au mensonge familial. Les mensonges, les douleurs brûlent ta peau. Ils emplissent ton corps de l'invisible que les médecins ont diagnostiqué et que tu ne nommeras jamais autrement que La Maladie. Une force destructrice. Mais pas uniquement. Désormais La Maladie et toi partagez la même prison. Êtes enfermées dans la même cellule. Elles ne peuvent rien y faire. Obligées de cohabiter. Elles tiraillent. Elles tempêtent. Elles s'accrochent. Elles se bagarrent. Elles hurlent. Elles s'apprivoisent. Tu es la génitrice de ce combat et sa victime.

Chaque matin tu arrives à l'hôpital pour les soins. La vieille bâtisse est rassurante. Tu n'aurais pas forcément aimé un bâtiment d'architecture récente. Acier, verre, béton. Couloirs glacés, pictogrammes plus ou moins compréhensibles. Ascenseurs au bruit feutré. Sols de caoutchouc amortissant le bruit des pas. Maladie tenue à distance. De celui où tu te rends, l'aspect vieillot te séduit, le bazar laissé par les chariots dans les recoins biscornus, la déambulation pressée des infirmières, celle des médecins débordés, les bureaux trop petits, mal adaptés au nombre des patients grandissant, regorgeant de dossiers, de paperasse, de matériel médical, de chaises dépareillées, d'internes exténués aux blouses fatiguées, le poids des stylos de toutes les couleurs faisant pendouiller les poches de poitrine. Tu jettes un œil par les portes ouvertes des chambres pour qu'entre un peu de l'idée qu'une fraîcheur serait possible. Tu es la seule à aimer cette chaleur moite et brûlante aussi qui n'est pas sans te rappeler la bucarestoise. Vous cherchez quelque chose, madame? Non, tu ne cherches rien, tu regardes. Tu t'imprègnes. Tu te demandes si tu seras hospitalisée un jour. Non, tu te demandes si le jour où tu le seras, la 18 sera libre.

Elle t'irait bien. Tu as vu un arbre en caresser la fenêtre et surtout un oiseau se poser sur son rebord.

Pour l'heure tu rejoins le service de thérapie au sous-sol. Tu rejoins l'ancre des irradiés. Tu as donné ton corps à la délimitation de la zone à traiter que l'infirmière a dessinée sur ta peau. Tu as arrêté de respirer sur commande, repris ton souffle, courbé le dos sans courber l'échine. Tu as salué tous les matins tes comparses de salle d'attente, scruté leurs attitudes. Les soumises. Les rebelles. Les dépitées. Les effondrées. Les souriantes forcées. Les pâles désabusées. Tu es dans un entre-deux, tu n'as pas encore choisi ton camp. Tu observes, discutes chaque proposition thérapeutique qui t'est faite. Quand les explications fournies ne nourrissent pas convenablement ton besoin de comprendre, tu exiges d'autres entretiens, d'autres avis. Le personnel soignant ne se laisse pas démonter par ton intransigeante exigence. Il en a vu d'autres! Chaque matin dans la glace, tu insultes ton corps, puis tu le caresses. Vous tentez une difficile réconciliation.

Une fois le protocole bien compris, ses conséquences bien assimilées, tu continues tes allers-retours à l'hôpital. Tu ne manques aucun des appels. Tu suis tous les conseils, toutes les prescriptions, prends tous les médicaments. Pendant des semaines tu ne t'occupes que de ce corps et de La Maladie qui l'habite. La Maladie a le nom que les médecins lui donnent, mais tu sais, toi, qu'elle n'est pas que ça. Elle est ça (cette maladie-là, commune) et autre chose à la fois. Tu sais alors que prendre les médicaments, suivre les traitements ne suffira pas. Mais tu te bats. Quand la fatigue est trop grande, elle peut te laisser désemparée. C'est aussi cela que tu ressens. La Maladie peut n'être rien au regard du désarroi qui s'empare de toi. C'est à La Maladie que l'abandon de Dimitri a cédé la place. Tant que Dimitri la tenait, tout de lui, sa vérité, ses mensonges, ses manquements, sa violence, tant qu'il comblait la déchirure, il n'y avait d'espace pour rien. Mais aujourd'hui, rien est La Maladie. Elle est à la fois l'ennemie et l'amie dans ton corps. De cette lutte fratricide laquelle des deux peut-elle sortir gagnante? Il faudrait que tu te défasses de la douleur, de celle de la séparation avec Dimitri. Mais aussi de l'autre plus

ancienne. Familiale. Il faudrait que tu t'en dépasses pour trouver ce que de toi-même tu ignores. Ce que l'on te cache. Tu pressens cette chose qui peut-être se nomme folie. Tu voudrais hurler. Un hurlement animal, guttural, qui en déchirant le silence te libérerait de toute cette douleur. Mais le cri ne vient pas. Il reste coincé dans ton intention de crier. C'est un cri qui ne passe pas à l'acte. Ton corps, lui, est passé à l'acte. Il a laissé entrer l'indésirée.

Ton éditeur est tellement satisfait des ventes de ton premier livre qu'il te harcèle pour que tu écrives le deuxième. Mais tu n'as pas de sujet. Tu n'as que le besoin, l'irrépressible besoin d'écrire. L'obligation pour continuer à vivre. Tu as beau retarder le moment du commencement, du commencement de l'écriture, tu as beau contempler la lumière grise de Paris qui diffracte à travers le prisme des petits carreaux de la fenêtre, la regarder jouer sur le plancher blond et te réjouir de cette beauté simple des éléments inertes, tu n'y couperas pas. Pour rester en vie, tu ne dois pas cesser d'écrire. Tu te forces. Tu annonces, prends à témoins, t'obliges. Tu envoies une carte postale à ton éditeur « *c'est ce qui n'est pas écrit, ce qui n'est pas dit, ce qui reste dans l'interstice des mots qui donne son sens au récit* ». Il te répond « *faites-en un livre* ».

Tu t'y attelles. Pour un temps tu déplaces l'objet de ta douleur. Ce n'est plus La Maladie, c'est l'écriture. Chaque après-midi, tu t'installes face à ton ordinateur, tu ouvres une page vierge. Nouveau document. La peur bat dans le rythme accéléré de ton cœur. Ne pas y arriver. Ne pas pouvoir. Trembler, suer, pleurer. Compter les nuits blanches et les jours noirs. Jouir de la phrase

qui advient. La répéter. L'écouter. La faire tourner dans ta bouche. En écouter la musique. La sucer. La garder parfois. La recracher souvent. Chaque jour tel un artisan, t'installer à ton établi. Tu accomplis des gestes anodins, mets en place des rituels pour combattre le mot qui résiste. La fatigue qui te saisit au détour d'une phrase n'empêche pas l'envie d'écrire. Elle fait taire La Maladie. Le sommeil qui en découle éclipse toutes les luttes auxquelles tu fais face sans faillir. L'ennemie contre l'amie, la cellule saine contre la cellule malade, la pusillanimité contre le courage, la dolence contre la vivacité.

Tu écris la grand-mère de Dragos, la dictature, l'oubli. Tu écris les pleins, mais surtout les vides. Tu écris ce qui ne se voit pas, tu écris ce qui autour du tracé lui donne sens. Tu écris une vie, sa part de réalité, sa part de fiction.

Pas de séance au sous-sol ce matin. Étape intermédiaire. Scanner puis rendez-vous avec le spécialiste. Dans la salle d'attente, il n'est pas utile de te préoccuper du regard anxieux des autres patients. Tu ne fais pas cas de leur monde. Tu as choisi l'indifférence. Le médecin est satisfait. On pourrait s'arrêter là, mais il t'encourage vivement à continuer. Le traitement maintenant serait quasiment préventif. T'en priver serait suicidaire. Encore quelques séances et on parlera de guérison. Tu continues.

Les mots ne te lâchent plus. Ils viennent à toi en un flot discontinu. Jamais satisfaite, tu avances. Animée d'une fièvre salvatrice tu avances inexorablement. Tu vas plus profond, vers la chair molle du désir et plus profond encore. Parfois tu y trouves le plaisir. Pendant quelques heures, voire quelques jours, Dimitri s'efface. Quand il revient, il fracasse avec violence le bel ordonnancement de ta nouvelle vie solitaire. Il faut alors tout reprendre à zéro. Retrouver ta place. Une place. La nouvelle. Une que Dimitri n'occuperait plus avec toi. À moins que ce ne soit une place dans ta fratrie. Une place qui serait la tienne. La vraie. C'est cela qui te fait écrire. Cela que fait l'écriture. Dire des choses enfouies. Découvrir l'insoupçonné. Fragments d'un écho lointain. À toi-même. Quand ça ne vient pas, quand ça ne vient pas bien, tu restes assise malgré tout à la petite table qui te sert de bureau. Écrire pour éloigner La Maladie. Un temps. Mais écrire pour libérer la colère qui monte. Pour ne plus la faire taire.

Tu sais bien qu'en cherchant à écrire l'histoire de quelqu'un pour ne pas écrire la tienne, tu ne fais que ça. L'écrire. La tienne.

Tu n'as pas de souvenirs d'enfance, tu as des échos d'enfance. Les souvenirs sont enfouis. Les échos résonnent. Et c'est bien leur son que tu retrouves. Leur musique. Ma la douceur. Ma la tendresse. Le chant de Ma. La chaleur de l'été sous le manguier. Ma assise en tailleur. Son travail de couture sur les genoux. L'aiguille qui file. Toi qui comptes les points. Qui comptes les pas. Si tu finis le tour de la cour à cloche-pied avant que Ma ne change le fil, ton vœu se réalisera. Tu ne partiras pas. Mais le fil est trop court. Le fil casse ta course effrénée. L'enfance est perdue. L'enfance fondée sur le mensonge. Tu mêles à ton écriture les images qui la hantent. Même attribués à d'autres, transposés, tu n'as de souvenirs que celui des regards qui fuient, des silences qui ponctuent les déjeuners autant que les dîners, de ta mère absente à ce qui se dit, de ton père qui quitte la table avant la fin des repas, de l'atmosphère pesante, des rires sous cape de tes frères indifférents au drame familial. En écrivant une histoire autre que la tienne, en donnant à des personnages de fiction les traits de ceux que tu connaissais, en te jouant des dates, des situations, tu ne fais qu'écrire la recherche inaccomplie de ce qu'enfant tu ne pouvais nommer.

Dimitri s'estompe. Dimitri prétexte à l'éloignement de ta douleur d'enfance. Toi qui ne pouvais aimer que Dimitri, menteur parmi les menteurs. Un mensonge d'amour pour cacher un mensonge de vie. Seul capable de faire oublier le mensonge initial. Mais quand celui-ci surgit, constater qu'il ne reste rien de Dimitri.

Tu postes le manuscrit à ton éditeur. Tu voudrais l'extirper des mains de l'employée qui jette la grosse enveloppe marron dans une poubelle. Pour elle, un courrier comme un autre. Pour toi, une déchirure. Pire, un arrachement. Comment pourrais-tu lui faire comprendre la peur qui te saisit? Lui parler de la phrase à laquelle tu as songé toute la nuit, que tu aurais dû changer et que tu as finalement gardée, pour le regretter maintenant? Comment lui expliquer l'incertitude? Comment lui décrire le vide? Le vide qui s'ensuit, le vertige du vide dans lequel revient La Maladie. Revient Dimitri. Non pas la chair et l'os. Mais la pensée de lui. L'image de lui. L'obsession de lui. Lui encore. Lui toujours. Tu as beau te rappeler les derniers moments. Quand il a hurlé, je n'en peux plus de t'aimer. Tu es fatiguée à aimer. Va-t'en. Sors de ma vie. Sors de moi. Il a dit toutes les choses terribles qu'il portait en lui. Depuis combien de temps? Tu les entendais, les entendais très bien, et derrière chaque mot bien tranchant tu revoyais vos étreintes, vos fous rires, son sexe en érection qui s'approchait du tien, ton désir qui inondait ton sexe à toi, tes mamelons tendus. Tu revoyais le plaisir couler en toi, flot de lave dont tu

suivais ensuite les yeux fermés le cheminement de ton  
sexe repu à ta bouche avide de recommencer. Et puis  
revient en toi Bucarest. La ville de la douleur. Mais la  
ville de l'amour aussi. Bucarest aussi trahie que toi.  
Aussi blessée que toi.

Le ton onctueux du médecin te fait frémir. Ce qui te faisait tenir debout s'effondre. Tu es infantilisée. D'abord tu veux fuir. Non, tu n'y retourneras pas. Tu es guérie. Il l'avait dit. De quoi te parle-t-il maintenant? Rechute. Incident de parcours. Ça arrive. Rien n'est perdu. Ne pas lâcher. Pas maintenant. Pas comme ça. Un mensonge de plus. Un mensonge de trop. Les propos de l'équipe médicale ravivent la douleur. La colère que tu sais si ancienne.

Autant ne pas guérir, jamais, ni de ça ni du reste. Tu es déjà morte d'amour, dois-tu aussi mourir de La Maladie? Ou vivre avec? La faire jouir de ta colère, et ainsi la tenir à distance. Mais ce n'est pas ainsi que cela se passe. La Maladie restée tranquille le temps de l'écriture, restée tapie, ressurgit. Violente. Elle gronde dans ton corps. Elle essore tes muscles, affaiblit ton cœur. Vomissements. Chiures. Salissures. Tu nommes les souillures pour mieux les détester.

Tu observes des heures durant la diffraction de la lumière à travers les petits carreaux dépolis de la fenêtre. Mais ce n'est plus la lumière que tu vois, ce ne sont plus des morceaux de lumière sur le parquet blond, c'est ta colère en mille éclats aux angles vifs.

Tu pourrais à cet instant te pencher et les saisir un à un. Tu pourrais essayer de les assembler. Ils seraient ta colère et la douleur, les intruses en toi. Qui te nourrissent. Que tu vas continuer à séduire pour mieux les éloigner. Tout se mêle. Tout s'emmêle, la colère, La Maladie, le mensonge. Te soigner. Guérir. Repartir. Ou tout laisser tomber. Sombrier peut-être, mais savoir d'abord. Chute. Rechute. Dix de chute. Pas dix de der.

Si La Maladie est la transcription physique de ta colère, ta colère est la résultante des douleurs familiales. Toutes deux hantent tes trop longues nuits solitaires. Tu cherches ta place, quelle est-elle si celle qui t'est attribuée n'est pas exactement la tienne? Tu n'en as pas la certitude, mais tu as la prescience qu'il y a un temps pour la guérison. Qu'il y a un temps pour la vérité. Que les deux sont liées. Chute. Rechute. Chute. Rechute. Tu acceptes de retourner à l'hôpital.

Tu appelles l'amie. Et l'amie revient dans ta vie.

Elle vient te voir. Elle vient tous les jours. Elle respecte un rituel qu'elle s'est imposé. Ou que tu lui as imposé par un de tes ordres muets dont tu as le secret. Elle y va. Elle gare comme elle peut sa voiture sur le parking encombré. Le nombre de véhicules qui amènent et ramènent les malades croît plus vite que le nombre de places créées pour les recevoir. Une guerre sans fin dont les voitures triomphent toujours. Comme si elles se reproduisaient. Trouver un emplacement relève de l'exploit. Elle l'accomplit quotidiennement. Puis elle suit les bâtiments le long d'un chemin de béton de plus en plus étroit. De plus en plus dévoré par l'agrandissement que réclament un service, un laboratoire, l'arrivée d'un appareil dernier cri. Elle les croise, les mêmes, mais d'autres aussi, pareils avec leurs crânes chauves, leurs perfusions, mais différents avec leurs sourires figés, leurs peurs affligées. Elle les croise, les médecins, les infirmiers, les ambulanciers, les techniciens, les chariots, les brancards, les perfusés, les bien-portants, les fumeurs à l'abri des courants d'air. Chaque jour elle entre dans la danse qui n'a de chaos que l'apparence. Chacun *in fine* navigue et s'y retrouve.

Déterminée, elle se rend à l'hôpital pour ne pas faillir à sa mission. Pour être là. Comme si de rien n'était. Pour une visite. Pour un moment de lecture partagé, celle qu'elle te fait, pour répondre à tes questions plus ou moins muettes, pour tricher, donner le change, dire c'est normal, ça va aller et trouver que tu as mauvaise mine, que tes jambes sont enflées, mais après tout elle n'est pas médecin, c'est sûrement parce que tu ne t'es pas levée depuis deux jours. Ça ne va pas durer. Non, cela ne va pas durer.

Elle y va pour voir un jour l'indicible douleur te dévorer, un autre jour la voir reculer. Penser que la mort va gagner. Te prendre. La mettre, elle, face au vide d'une relation qui la consume. Et ta vie revenir. Elle te regarde danser avec la mort. Danser avec la vie. Elle y va avec sa santé insolente. Sa santé qui lui est essentielle pour te soulever, te porter, te soutenir, te guider, te soulager, pour tenir à bout de bras ce qui reste de la tienne. Pour que tu la détestes d'être là. Pour que tu la supplies de revenir. Demain. Toi qui l'as choisie, qui la veux auprès de toi dans une exigence toujours plus grande. Une demande qui se fait plus sévère. L'amie perd le recul nécessaire. Elle se rebiffe. Puis demande pardon. Vous vous fâchez. Vous rabibochez. Vous aimez et vous détestez. L'amie qui tient en se disant que tout cela aura une fin. Elle tient parce que demain elle retrouvera le cours de sa vie. Celle que chaque jour elle déserte pour toi. Elle tient parce qu'au regard de la tienne au fil si ténu, que sont les quelques mois qu'elle te donne de la sienne? Au regard de ta mort peut-être programmée.

Au regard de ta mort peut-être annoncée. Elle y va pour se punir d'être en vie. Mais elle connaît Éva la guerrière, elle voit bien que tu as repris les armes. Elle assiste, admirative, à ton combat. Elle t'aide à porter ton armure.

Tu as gagné la première manche. Le médecin est venu te l'annoncer ce matin. Dans la chambre, l'amie te trouve assise dans le fauteuil. Plus de tubes, de tuyaux, d'aiguilles. Libre de tes mouvements. Tout sourire. Vêtue de rouge et de jaune et de bleu. Tu es bariolée. Triomphe au coin des yeux. Vous préparez les valises. Il y a des rires dans la chambre 18. Le mensonge a reculé. La colère est allée se cacher. Tu dis au revoir à ton arbre.



**La vérité**



Accrochée au bras de ton amie, tu suis les sentiers d'une forêt au sud de la ville. Il a beaucoup plu ces derniers temps. Les feuilles sont encore d'un vert vif, comme neuf, sur lequel joue la lumière dorée de cette première journée d'automne. La température est douce comme est douce la brise qui caresse ton visage. Une image paisible pour une situation qui ne l'est pas moins. Tu annonces à l'amie l'arrivée de ta mère. Oui, c'est toi qui lui as demandé de venir. Malgré les silences, malgré les non-dits et les on-dit. De venir pour révéler les uns, faire taire les autres. Non, tu ne lui as pas précisé le motif de ta demande. Mais à l'amie, tu le dévoiles. Cela fait trop longtemps que tu sais qu'une vérité doit être dite. Pourquoi ta mère? Parce que c'est elle qui la détient. L'amie t'interroge, te questionne. Es-tu sûre que c'est une bonne idée, n'as-tu pas mieux à faire? Quoi, qu'as-tu donc à faire de si important? Ta santé par exemple. Non, tu as raison, ce n'est pas son histoire, non, elle n'a pas à se mêler de ça, oui, bien sûr elle ira chercher ta mère à la gare et te l'amènera directement. L'amie t'offre son bras et détourne ses yeux de ton regard qui la foudroie. Il lui faut d'interminables minutes pour briser le silence que ses questions

ont installé, ramener la paix du début de la promenade.  
Tu es revenue à ton attitude première dont tu acceptais  
que seul Dimitri te dérouté. Mais Dimitri n'est plus là.  
Personne ne te dicte ta conduite.

Tu t'en veux de tes emportements contre l'amie, l'indéfectible que tu maltraites. Tu voudrais, mais as du mal à lui expliquer ce qui rugit en toi. Aujourd'hui, tu sais que le mensonge t'a volé ta vie. Le mensonge a donné à La Maladie une place qui n'aurait pas dû être la sienne. Même si La Maladie ne se sent pas bien dans la place qu'elle occupe. Tout est faux dans ta vie, car tout est mensonge. Mais ce n'est pas toi qui as menti, c'est le mensonge familial qui t'a prise. Qui t'a pris ta vie. Et c'est cela que tu veux mettre à nu.

L'amie peut-elle entendre ta certitude, celle de pouvoir mener un dernier combat? Que tout n'est pas perdu. Au même titre que le mensonge familial n'est pas le tien, la douleur venue telle une vague immense t'emporter dans son ressac n'est pas tienne non plus. Plus que l'avoir compris, tu l'acceptes. Tu ne dois plus payer pour ce dont tu as endossé la responsabilité. Même si personne ne te l'a demandé. En revanche tu dois savoir. Tu as l'intuition que quand tu sauras tu pourras choisir. Librement. Sortir de ces douleurs qui autour de toi forment un étau dont les mâchoires sont de plus en plus serrées. Aujourd'hui, tu acceptes de te défaire des douleurs dont tu sais si bien qu'elles ne sont pas les tiennes.

En vous voyant ensemble, il est aisé de comprendre que c'est à ta mère que tu dois ce quelque chose d'infranchissable qui met tout le monde à distance. Pas de grandes effusions entre vous deux. Tu trouves certainement que ta mère a vieilli. Ta mère trouve certainement que tu as faibli. Pas de larmes, mais vos mains qui se rejoignent, s'étreignent, ne se lâchent plus. Le souvenir d'enfance. Un surgissement. Trente ans après, le geste. Oublié. Qui te revient. Intact. Vous marchez côte à côte dans une rue. Elle la mère, toi l'adolescente. Où allez-vous? Le souvenir ne le dit pas. Mais ta mère soudain enlace tes doigts. Comme font les amoureux. Tu n'oses retirer ta main, et à ton regard étonné ta mère répond par un éclat de rire. Un éclat de soleil. Une déclaration d'amour. Un pacte pourvoyeur d'assurance. Le désir d'écrire, peut-être né là. Dans ce geste furtif. Elle te tient. Vous nouez vos doigts. Elle te protège. Elle te donne sa force. Elle est ta mère. Là. Ta mère présente. Forte pour deux. Ton invincible mère. Ta mère libre. Aujourd'hui tu baisses les armes. Tu les déposes aux pieds de ta mère.

Aujourd'hui adulte, tu peux entendre la révélation de la vérité. Tu veux la savoir. Tu la cherches depuis l'enfance. C'est l'enfant en toi qui te dit depuis toujours que ce qui est n'est pas. Que c'est autre chose. Si l'adulte peut se réconcilier avec l'enfant, c'est en découvrant la teneur du mensonge. C'est l'adulte qui alors remettra l'enfant à la place qu'elle n'aurait pas dû quitter.

Ta mère incarne le mensonge. Le non-dit. Le mensonge tu malgré tes sollicitations *ad nauseam*. Mais aujourd'hui ta mère est là prête à l'aveu. Sa voix ferme porte le récit qui avance. Elle dit d'abord la mort de leurs parents, l'accident, comment sa sœur et elle se sont retrouvées à la tête de la manufacture de chaussures, des employés qu'il fallait soutenir, de la grande maison qu'il fallait entretenir. Ta tante était jeune mariée. Elle avait épousé quelques mois auparavant son amour d'enfance que ton grand-père avait alors engagé comme directeur de l'usine. En plus de la manufacture, elles avaient hérité de la vaste demeure familiale. Orpheline, mineure, il était normal que ta mère s'installe avec le jeune couple. Qui plus est après un tel drame il n'était pas question de séparer les deux sœurs. Ils étaient bien tous les trois. Et puis c'était comme ça, on ne lui avait pas demandé son avis. Ça se passait bien. Elle voulait faire des études de médecine. Elle était une excellente élève. Elle aimait ça. C'est ton oncle qui avait proposé qu'en attendant elle se rende utile à l'usine. Elle faisait de la dactylo, elle préparait les commandes, pour ça aussi elle était douée. Elle travaillait vite. Ton oncle était content. Le soir au dîner, en riant, il disait à sa

femme qu'elle était une bonne recrue. Qu'il voulait la garder. Elle, elle ne manquait jamais de répéter qu'elle voulait faire des études. Sa sœur était d'accord, mais en attendant c'était bien qu'elle s'occupe. Ça ne lui déplaisait pas. L'ambiance de l'entreprise lui allait bien, c'était son enfance après tout ! Ce qui lui faisait drôle, c'était de voir le mari de sa sœur installé dans le bureau de son père. Il était sévère, il ne parlait pas bien ni aux employés ni aux ouvriers qui lui reprochaient son arrogance et n'avaient pas l'air de l'aimer beaucoup. Mais tous lui concédaient qu'il avait redressé l'entreprise et qu'il avait gardé les emplois. Elle, elle découvrait tout ça. De plus elle avait des idées pour de nouveaux modèles, plus à la mode. Il l'écoutait, lui reconnaissait le sens des affaires. Et puis, alors qu'ils rentraient en voiture comme tous les soirs, il avait posé sa main sur son genou. Pas longtemps. Juste comme ça. Comme on fait quand on veut convaincre quelqu'un. Même encore aujourd'hui elle se rappelle très bien ce qu'elle a ressenti. Peur et plaisir mêlés. Les deux. Elle n'a jamais oublié ce moment aussi bref qu'il ait été. C'est ce mouvement anodin qui a bouleversé l'ordre des choses. Elle était troublée. Là, face à toi, à cet instant précis, elle te raconte tout ça avec sa vie derrière elle. Elle te raconte le recul. Mais à cette époque-là, que savait-elle de ce que les adultes appelaient du bout de leurs lèvres pincées, dans leurs mines convenues, les choses de la vie ? Rien, si ce n'est qu'elle les entendait toutes les nuits. Ils riaient. Puis leur lit grinçait, puis elle percevait son râle. À lui. Et un assourdissant silence. Un matin sa sœur avait murmuré en rougissant qu'il était insatiable. Elle n'avait saisi que vaguement ce que cela pouvait vouloir dire.

Enfin voilà, ça s'était passé un soir. Elle était sur une échelle, elle attrapait des cartons pour préparer un envoi urgent. Elle ne l'avait pas entendu, elle avait senti sa main le long de sa jambe, sous sa jupe. Cela lui avait fait le même effet, exactement, que dans la voiture. Peur et plaisir. Peur et désir. Après c'était allé très vite. Là, dans la réserve. Puis dans le bureau. Derrière une porte dissimulée dans le rayonnage, il lui avait montré un cabinet de toilette en disant va te laver. Non, ce n'était pas lui qui l'avait aménagé. Il existait avant. C'était comme ça presque chaque soir. Elle avait vite saisi le sens du mot insatiable. Elle avait voulu que ça s'arrête. Plusieurs fois. Mais lui ne voulait pas. Avait menacé de tout révéler à sa sœur. Et ça, c'était impossible. Lui, elle ne l'avait jamais beaucoup aimé, mais sa sœur elle l'aimait plus que tout! Amoureuse, maintenant elle savait ce que ça signifiait, car elle l'était du jeune médecin installé récemment et que sa sœur consultait régulièrement. Là elle avait bien fait la différence. Il lui avait dit que si elle faisait médecine, il l'aiderait. Elle pensait à lui tout le temps. Elle n'avait jamais fait part de leurs conversations à son beau-frère, mais il lui avait soudainement reproché de s'éloigner. Elle avait compris. Elle le craignait. Elle avait fait plus attention.

Puis sa sœur était tombée enceinte. Et elle aussi. Voilà. Quand elle le lui avait annoncé, il lui avait demandé de qui. Mais il le savait bien de qui. De qui ça pouvait être.

Ta mère ne t'avoue pas tout. Elle garde pour elle la fureur. La violence. La sodomie. La punition. Qu'elle était une gourde, que si elle ne lui avait pas fait des avances, rien de tout cela ne se serait produit. À partir de là, tout avait changé. Il ne s'était plus intéressé à elle.

Il ne s'était plus occupé que de sa femme et de son futur enfant. Comme si l'autre, à venir, n'existait pas. Il avait tout pris en main. Après le dîner il avait annoncé que ta mère avait fait une grosse bêtise. Qu'il n'y avait qu'une solution, le mariage. Il avait d'ailleurs une idée. Il en faisait son affaire. On pouvait lui faire confiance. Tout de même il n'avait pas osé affronter le regard de sa femme. Il était parti très vite, avait prétexté une réunion du syndicat. Ta mère savait très bien qu'il n'y avait pas de réunion ce soir-là. La porte avait claqué. Trop fort. Les pneus avaient crissé. Il y avait eu comme deux rigoles dans le gravier. Ta tante, l'air ailleurs, avait dit il va falloir ratisser.

Ta mère t'a révélé l'essentiel. Maintenant tu sais, mais elle te raconte aussi les conciliabules tard dans la nuit avec sa sœur qui la supplie de dire qui est le père. Mais elle n'a jamais parlé. Le nom du père enfoncé dans sa gorge. Oublié. Après, tout était allé très vite. Adieu ses rêves d'études de médecine. Adieu son beau médecin. Elle aurait pu aller le voir, elle y avait songé, bien sûr, mais elle était amoureuse. Elle avait eu peur de sa réaction. Aujourd'hui encore elle était furieuse. Elle ne pouvait voir une mouche ivre de liberté se cogner contre une vitre sans penser que c'était elle la mouche. Piégée. Elle avait cherché désespérément des solutions en sachant qu'il n'y en avait pas. Contre elle le temps jouait. Pour elle on décidait de tout. Jamais on ne lui avait demandé son avis. Ton oncle avait organisé la rencontre avec ton père. Un ami de longue date. Ils s'étaient soi-disant connus pendant leurs études. Mais on ne l'avait jamais vu auparavant, même pas au mariage. Le mois suivant elle était mariée. Ils étaient partis. Pour l'étranger.

Elle s'était bien moquée de la destination. Ce dont elle se souvenait, c'était de son désir de partir, loin. Le plus loin possible. La suite, tu la connaissais. Plus tard, beaucoup plus tard, il y avait eu le retour en France. Elle sait que tu n'étais pas heureuse. Mais elle n'avait pas pu te consoler. Elle ne l'était pas assez elle-même.

Ta sœur et ta cousine qui se ressemblaient tant ? Tout le monde en parlait à commencer par vous, les enfants ! Mais leurs deux mères n'étaient-elles pas sœurs ? On faisait taire les allusions, on s'amusait des remarques, on passait à autre chose. Et puis il y avait eu toi, très vite, et tes frères. Une belle famille ! Elle avait rendu ton père malheureux alors qu'il était certainement le meilleur des hommes. Des hommes, elle en avait eu, de nombreux. Chaque fois elle croyait qu'elle était amoureuse, chaque fois elle puisait dans le souvenir de son premier amour, chaque fois c'était un autre, chaque fois ce n'était pas lui. Elle croyait que quelque chose allait changer, qu'elle allait décider de sa vie. Jusqu'au jour où elle avait compris qu'au contraire elle n'avait jamais aimé. Tout le monde avait toujours cru qu'elle était heureuse puisqu'elle riait tout le temps. Personne n'avait compris que c'était la seule arme qu'elle avait trouvée pour ne pas hurler, pour faire taire ses envies de meurtre. Et puis un jour elle avait accepté. Cela lui avait pris du temps, beaucoup, un temps très long, mais elle s'était résignée. Une existence comme une autre. Pas celle qu'elle avait rêvée, mais pas si moche non plus. Et finalement aujourd'hui elle se demandait si de tous les hommes qui avaient jalonné sa vie, ce n'était pas ton père qu'elle avait le plus aimé. Mais ça, elle l'avait su trop tard. Elle n'avait pas eu le temps de le lui dire.

Ça déchire le ciel noir de ta vie. Comme la foudre. Tu as bien conscience que c'est une métaphore un peu facile, mais c'est ainsi que tu ressens ce qui en toi ouvre une voie nouvelle. Une ouverture salvatrice par laquelle s'évadent les douleurs, les mensonges. En particulier celui enfermé dans le silence de la famille. Tu respirez. Tu sais enfin ce que depuis l'enfance tu percevais. L'enfant qui ne comprenait pas les départs de sa mère, les silences de son père. L'enfant qui croisait les regards des adultes, leur vacarme muet, leurs terreurs, masques de leur impossibilité à révéler la vérité, leurs non-dits, leurs retraits. L'indicible acuité de l'enfant. *Méfiez-vous, elle comprend tout.* Cette part de toi-même enfermée dans l'adulte, prisonnière. Cette part qui ne cessait de crier ta colère, ton impuissance. Cette part écrasée. Aujourd'hui l'enfant est à la lumière. Tu as une place. Tu es à ta place.

La fatigue qui inonde ton corps n'est pas celle de La Maladie, mais celle qui vient après une victoire. Une fatigue apaisée qui peut désormais lutter avec celle que ton corps malade t'impose. Éva la guerrière reprend ses armes une ultime fois. Tu reprends le cours de ta vie. Pour l'instant tu n'as même pas analysé ce que la vérité t'a révélé. Seule t'importe qu'elle ait été dite. Seule t'importe de la connaître. Tu es la biologiste qui a découvert le chaînon manquant de l'ADN familial.

Mensonge, colère, maladie. Chaque élément de ta trilogie personnelle est à sa place. Tu emplis tes poumons d'un air nouveau.

Depuis ta dernière dispute avec ta sœur...

— Tu nous fatigues avec ton mensonge fondateur comme tu nous fatiguais avec ton Ailleurs. Tu te prends pour qui ?

— Mais toi, tu ne veux pas savoir ?

— Non. Occupe-toi de tes affaires.

— Mes affaires ! Mais ce sont aussi les tiennes.

— Non, mes affaires ne sont pas les tiennes.

— Et ma colère, et ma maladie ?

— Ta colère, on s'en fout. Quant à ta maladie, tu ferais mieux d'écouter les médecins et te soigner.

Depuis, elles ne se voient ni ne se parlent plus.

Enfant de la réparation. Aînée et cadette. C'est mon aînée et ma cadette, doit penser ton père. C'est ma cadette, pense ta mère. Double position. Double appartenance. L'une et l'autre. Tu es tout cela à la fois. Et cette révélation qui ne te détruit pas te forge. Ton drame, celui de ta vie, n'était pas de connaître la vérité, mais de chercher à la connaître. C'est la quête qui t'a épuisée. Savoir qu'il y avait en toi une inconnue faisait de toi une impuissante, prête à subir toutes les invasions. Aujourd'hui, la vérité a supprimé le préfixe privatif, tu es devenue une femme puissante. Une énergie inédite redresse tes épaules. Si tu as le moyen de réparer la famille, tu peux te réparer toi-même. Tu peux mettre un terme à la souffrance, à la déchirure, à la séparation. Tu veux espérer vers ce qui va et non ce qui fut. Tu es éblouie par ce qui émane de toi. Tu te sens une autre. Tu appelles l'amie. Et l'amie revient. Tu lui parles de la compagne qu'est La Maladie, dont tu acceptes de te défaire maintenant. Tu n'en as plus besoin pour tenir, pour preuve que tu es en vie. Tu dis au contraire ta vie ailleurs dans un dessein à advenir plus vaste dont tu ne sais rien, mais où tu sais vouloir aller. Éva la dure, la distante,

l'énigmatique devient une femme allégée. C'est dans l'espace ténu de cet allègement que s'insère précise, la proposition du médecin.

C'est vous qui décidez! Dernière étape, greffe, guérison, donneur, proche, le plus proche possible. Tu as deux frères, tu peux les joindre. Tu as une sœur aussi, mais une moitié à laquelle tu ne parles plus beaucoup. De toute façon, ce sont eux qu'il faut solliciter les premiers. Ne pas perdre de temps, dans ton cas il est précieux. Ils viennent très vite, d'accord pour tout. Tout donner, faire tout ce qu'il faut. Jouer à la marelle, grimper aux arbres, se baigner tout nus dans la rivière, se cacher quand Ma les appelle. Ils te font rire, pour les jeux on verra plus tard, pour l'instant il est juste question de prises de sang. D'analyses. De compatibilité. Ils se bagarrent déjà pour être celui qui sera le donneur. Qui sera le sauveur. Comme un privilège. Sous le masque impassible de la science pas toujours exacte, le médecin dissimule sa déception. La sentence est tombée, les deux frères abasourdis la prennent pour une punition. Aucun des deux? Non, aucun. Reste la sœur, mais plus on s'éloigne, plus les risques d'échec augmentent. Sereine, tu t'avances vers cette certitude nouvelle. La maladie et toi n'avez plus rien à faire ensemble. L'acquittement est prononcé. Ce sera ta sœur.

Prise de sang. Prélèvement. Analyse. Compatibilité.  
Aplasia. Transfusion.

C'est un téléphone de bakélite blanche, un peu lourd, ancien, qui fait un bruit mat quand on le repose sur son socle. Pour l'instant ta sœur le tient collé à son oreille, de l'autre côté de la vitre qui sépare le couloir de la chambre où tu es allongée. Pourtant ni elle ni toi ne dites rien. À quoi bon les mots? Pourquoi nommer l'émotion quand elle est palpable à travers la paroi de verre? Dimitri, brechtien fidèle, le disait bien, pas de mots inutiles. Ta sœur ne t'en veut plus, vous avez fait se joindre les deux moitiés qui ne se comprenaient pas. Les deux moitiés, qui s'ignorant et ne sachant pas ce qui les faisait s'ignorer, les opposaient. Dans vos veines coule le sang de la réunification.

Tu patientes. Plus rien ne presse. Plus rien ne t'opprime. Tu promènes ton regard et t'amuses de la chambre dont il faut bien dire qu'elle est sordide. Comme une dernière et nécessaire étape. Ce qui hier aurait avivé ta colère aujourd'hui te paraît futile. Hormis le lit sur lequel tu es allongée, aucun meuble n'occupe l'espace. Les rares visiteurs sont postés derrière la vitre. Le médecin se tient debout pendant ses brèves consultations. Les infirmiers accomplissent la tâche qui leur est assignée. Chacun reste le temps nécessaire, pas plus. Pas de risques inutiles. À part les appareils médicaux protégés par des enveloppes stériles, il n'y a rien dans la chambre aux murs beige pissieux, à la porte marron. Marronnasse, dirait l'amie. Tu ne prononces pas les mots en -asse, tu les trouves vulgaires. Mais penser que dans ce cas, vraiment, tu lui donnerais raison te rend heureuse. Il faudra que tu le lui dises. De même que tu rachèteras le livre qui boursofflé, déformé, tordu après être passé à la stérilisation gît auprès de toi. Proust mérite mieux que ce traitement barbare!

Tu découvres que sous la colère, vaste dévastation de tes nuits et de tes jours, se cachait l'envie de vivre. Tu mets à profit ce temps arrêté pour réfléchir à ce que tu dois faire, ce que tu veux faire de cette vérité. Ta chambre stérile est un sas, un passage obligatoire et symbolique où la sérénité remplace la colère, éloigne la douleur. La raison désormais l'emporte sur l'insoumission. Si tu constates que la douleur familiale a déserté ton corps, tu constates aussi qu'il en abritait d'autres. Et une en particulier. Celle de Dimitri. L'innommée. Celle fondée sur une vérité qu'il ne t'a jamais révélée. Qu'il n'a jamais – contrairement à toi – voulu chercher. Dont il n'était pas conscient. Il a laissé le poison envahir non seulement sa vie, mais la vôtre. Une vérité non dite, un secret non identifié, un mensonge, une douleur, une colère qui ont d'abord entre vous engendré un immense puis un dévastateur amour, puis une haine qui ne le fut pas moins. Il est trop tard. Vous aviez suffisamment d'amis en commun pour que d'aucuns, bien que tu ne demandes rien, jamais, à personne, te donnent de ses nouvelles. Il a eu son enfant avec Irina. Ils n'ont pas vécu très longtemps ensemble. L'alcool dans sa vie a occupé le vide. De cette douleur aussi tu te défais.

Ce qui t'apparaît désormais, c'est que toutes ces douleurs petites ou grandes, nées de petits ou grands mensonges, ayant généré de petites ou grandes colères, ont ouvert des portes qu'il est temps de refermer.

À l'amie tu écris. Allongée sur mon lit, mains à plat sur mon ventre, j'écoute mon corps où coule un sang nouveau. J'arrive au terme d'un voyage que j'ai souvent cru ne jamais pouvoir finir. En tout cas pas en vie. Quand je repasse les étapes que j'ai dû franchir, je ne vois que chemins escarpés, gués asséchés ou rivières en crue, barrages de montagnes, imprenables sommets enneigés. Ce voyage était un voyage de rocs et de chocs. Il m'a écorché les pieds, les genoux et les mains. Il a frappé mon front contre la roche grise. Il a griffé mon âme de ses doigts de pierre. J'ai vaincu et tu n'as pas lâché mon bras. J'ai vaincu, car tu n'as pas lâché mon bras. Viens me chercher. C'est avec toi que je veux franchir la porte de sortie. Devant moi s'ouvre une vallée lumineuse.

Tu ne te rendras pas chez ta tante te reposer aussi longtemps que tu voudras. Tu as choisi. Tu n'iras pas empiercer le cœur de la vieille dame. À quoi bon ! En toi la colère s'est tue. Les grondements, les râles, l'envie de détruire. Les autres, mais toi aussi. En s'en allant, elle a tout emporté, La Maladie, la douleur. Et plus encore elle a permis aux deux parties qui te composaient, l'enfant qui en toi refusait de quitter l'adulte et l'adulte qui ne pouvait se séparer de l'enfant souffrant, de ne faire plus qu'une. Unies, vous pouvez enfin vous éloigner l'une de l'autre. L'enfant s'en va. Elle retourne auprès de Ma, retrouve dans le souvenir la place dont elle n'aurait pas dû s'en aller. Sereine, tu mets fin à l'errance de l'enfant.

Tout te revient, le nom des êtres, le nom des pays, le nom de l'amie.

Dans l'appartement que tu t'apprêtes à laisser, tu regardes le rayon qui, une ultime fois sous ton regard, diffracte à travers les petits carreaux de la fenêtre. Tu n'y vois plus les mille éclats de ta colère, mais la lumière. Juste la lumière. Vive.

Tu continues à te dire cela : j'ai le choix. Partir. Rester. S'ouvrent à toi toutes les destinations, tous les pays où tu pourrais aller éprouver ta nouvelle vie. Car c'est bien de cela qu'il s'agit. Cet état ne durera peut-être pas. Rien n'est figé. Rien n'est fixé. Tu es dans un possible que tu n'imaginais plus. Tu es victorieuse. Tu écoutes ton corps, tu le regardes, tu le caresses, tu lui donnes le plaisir que tu croyais ne plus pouvoir ressentir, tu lui donnes le plaisir qu'il ne savait plus contenir.

Tu vas partir. Et soudain tu sais où tu vas aller. Le souvenir surgit. Le film défile. Dimitri fait danser sous ton nez la lettre en réponse à son dépôt de dossier. C'est joyeux d'essayer de l'attraper tandis qu'il l'agite loin au-dessus de ta tête. D'imaginer la destination, de la rêver avant de la vivre. Surprise. Elles ne sont pas une, mais deux. On vous donne le choix. Roumanie ou Lettonie. Bucarest ou Riga. Peser votre décision, le pour, le contre, comparer. Milieu des années 90, la Roumanie des Ceaușescu morts depuis six ans, le peuple latin, l'usage du français, le passé, les liens, une forme de connivence. La Lettonie que les Soviétiques quittent à peine, à grand-peine, le barrage de la langue, le pays plus petit, la communauté internationale moins présente. Pas besoin de chapeau, de tirage au sort, Bucarest l'emporte à l'unanimité de votre enthousiasme. Aujourd'hui tu interrogés le passé, et si vous étiez partis pour la Lettonie? Que serait-il advenu? Que seriez-vous devenus? Tu vas partir. Tu le sais. Et cette certitude te rassure.

Bucarest la meurtrie s'éloigne. Riga la résistante est là, offerte. Tu la respires à pleins poumons. La ville te plaît. Tu la sens amicale, ouverte, résolument tournée vers l'avenir. Les multiples occupations allemande, suédoise, soviétique ont rendu les Lettoniens méfiants. Les sourires sont rares, mais l'énergie accélère le pouls de la ville. Tu as bien l'intention de battre à son rythme. Au retour d'une longue marche dans les parcs, le long de la rivière, mais aussi dans les rues bordées de maisons Art nouveau, tu rentres chez ta logeuse, une veuve à qui tu loues la chambre laissée vacante par son fils. Vous avez avec cet ancien professeur de littérature de longs échanges. Une écrivaine française chez elle, que pouvait-elle rêver de mieux ? Elle aime Proust et Céline, mais aussi la littérature étrangère, Flannery O'Connor ou Edna O'Brien. Tu lui racontes la triste anecdote d'Edna qui, mariée avec l'écrivain Ernest Gébler, lui fit lire son premier roman. Découvrant et reconnaissant tout de suite en elle un écrivain majeur et sachant qu'il ne le supporterait pas, il la quitta. Écrire ou aimer ?

Sous la fenêtre tu t'assieds au petit bureau que tu as installé face à la Daugava. Les feuilles sont blanches,

vierges. Que vas-tu faire de tout ce blanc? Que vas-tu faire de cette virginité? Comment faire taire la bienfaisante terreur qui t'envahit? Le faut-il? Tu caresses le clavier, tes doigts courent sur les touches. Les premiers mots,

*Prologue.*

*Le soleil d'hiver est pâle ce jour-là quand il entre, oblique dans la cuisine. En m'asseyant face à ma tante, je la surprends. Je lui dis que je veux lui parler. Mais ne parlons-nous pas tous les jours? Plusieurs fois. Pourquoi aujourd'hui cette demande formelle? Je ne fais pas le regard bienveillant posé sur moi...*

Les mots viennent et le livre s'écrit. Tu t'es retirée de ton histoire. Tu la domines. C'est pour ça que tu peux écrire « je », pour ça que tu peux te regarder, être toi-même tout en étant une autre. Une autre écrivante. Une autre en vie. Tu écris l'enfance, la rencontre, l'amour, La Maladie, la colère, les douleurs, l'écriture.

Tu écris...





## Remerciements

À mes chères éditrices Florence Defos du Rau et Patricia Martinez pour la confiance qu'elles m'ont toujours accordée, la bienveillance dont elles m'entourent et les encouragements qu'elles me procurent.

DANS LA MÊME COLLECTION

- Christiane Audy Baudouin  
*L'Irréversible apprentissage de Pénélope*, 2009
- Martine Lafon-Baillou  
*De Jérôme à Lidoire*, 2010
- Marie-Françoise Raillard  
*La Sainte-Raingarde*, 2012
- Fanny Leblond  
*Et au bout, l'Océan*, 2012\*  
Prix du jury Saint-Estèphe 2013  
*Demain ne suffit pas*, 2013\*
- Léon Mazzella  
*Chasses furtives*, 2012\*  
Prix Jacques Lacroix de l'Académie Française 1993  
Prix François Sommer
- Fabienne Thomas  
*L'Enfant roman*, 2013\*  
Prix Handi-Livres 2015  
*Inventer le jour*, 2015\*
- Marie-Laure Hubert Nasser  
*La Carapace de la tortue*, 2013\* (Folio n° 6117)  
Prix du roman régional Hugues Soutou 2015 (Lions Club)  
Prix Saint-Estèphe 2015 château Pomys  
*Spleen Machine*, 2015\*  
Prix Lire en Tursan 2015

- Pascale Dewambrechies  
*L'Effacement*, 2014\* (Folio n° 6292)  
 Lauréat 2015 du Festival du premier roman de Chambéry  
 Prix Saint-Estèphe 2015 (1<sup>er</sup> prix)  
 Prix du [métro] Goncourt 2015
  
- Chantal Detcherry  
*La Vie plus un chat*, 2015\*  
 Prix Yolande Legrand (Ardua) 2016, pour l'ensemble de son œuvre
  
- Jean-Louis Le Breton  
*Le libre choix de Clara Weiss*, 2015\*  
 Prix Lire et Écrire en Gascogne 2015  
 Prix du Salon du livre du Net 2016
  
- Fabrice Sluys  
*Morandouna, le Pays d'en haut*, 2015\*  
 Prix Lire en Tursan 2016
  
- Élisabeth Rollin  
*Voir ailleurs qui je suis*, 2016\*
  
- Florence d'Oria  
*Les pieds dans le vide*, 2017\*

\* Également disponible en version numérique



Imprimé en France  
par France Quercy à Mercuès (46)

Correction : Jocelyne Lagarde  
Mise en page : Éditions Passiflore

Dépôt légal : mars 2017  
ISBN : 978-2-918471-61-5

Programme éditorial soutenu par  
la région Nouvelle-Aquitaine





*Désireuse de mener sa vie comme elle l'entendait, Pascale Dewambrechies a suivi un parcours éclectique jusqu'à ce que son intérêt pour la littérature trouve son aboutissement dans l'écriture.*

*Après L'Effacement, publié chez Passiflore en 2015 et chez Folio en 2017, Juste la lumière vient confirmer sa vocation d'écrivain.*

## Juste la lumière

*Pascale Dewambrechies*

De l'enfance à l'âge adulte, de Dimitri à La Maladie, Éva conduit sa vie persuadée qu'un mensonge habite la mémoire familiale. Plus encore que la vérité, c'est sa recherche qui jalonne le parcours d'Éva. Arrivée au terme de sa quête elle découvrira une forme de liberté, celle de décider ce qu'il peut advenir d'elle-même, celle de choisir – ou pas – que des mille éclats de sa colère, il reste *Juste la lumière*.

*Tu cherches ta place, quelle est-elle si celle qui t'est attribuée n'est pas exactement la tienne ? Tu n'en as pas la certitude, mais tu as la prescience qu'il y a un temps pour la guérison. Qu'il y a un temps pour la vérité.*

19 €



9 782918 471615